

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

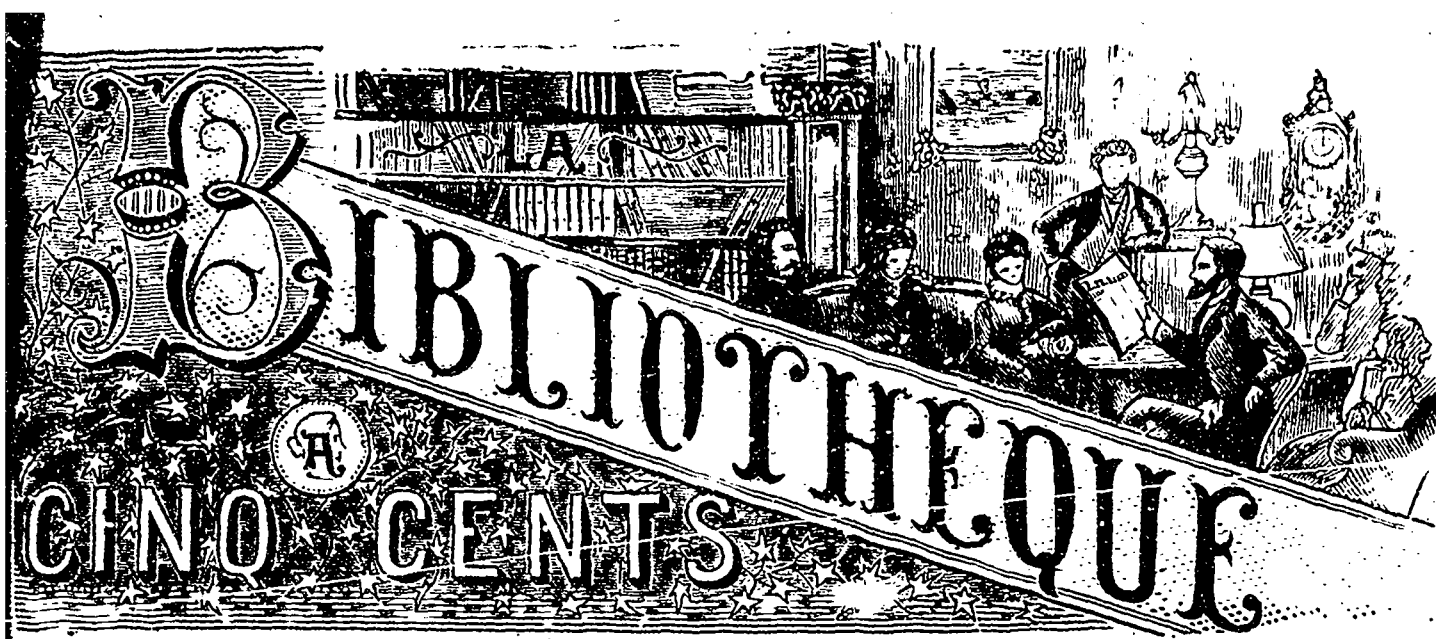
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par POIRIER, BROSSETTE & OIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. I

{ PAR AN
\$2.50 }

MONTREAL, 29 AVRIL 1886

{ UN NUMERO
5 CENTS }

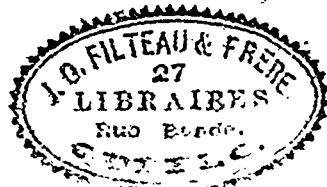
No. 4



LA FEMME AU DOIGT COUPÉ

PAR WANDA

Au moment où il portait le verre à ses lèvres une détonation retentit.



LA FEMME AU DOIGT COUPÉ

CHAPITRE I

LA CHAMBRE NUMÉRO 10

Il était environ neuf heures du soir ; la pluie tombait fine et froide, le vent soufflait avec violence et la chassait en gros tourbillons. Peu de monde dans les rues ; quelques rares passants affairés, le parapluie en mains, le chapeau enfoncé sur l'oreille, couraient plutôt qu'ils ne marchaient, pour se réchauffer sans doute, puis ensuite pour en avoir fini plus tôt avec des affaires indispensables, et regagner le coin du feu.

Rue Saint-Pierre, dans une maison de modeste apparence, se trouvaient deux hommes, installés dans un salon, moitié bureau moitié fumoir, meublé cependant avec une certaine élégance. L'un d'eux, le plus âgé, les pieds sur une table, une pipe d'écume à la bouche, envoyait nonchalamment au plafond des bouffées de fumée bleutée. Un verre de gin était placé à côté de lui ; de temps en temps, il y trempait ses lèvres, puis reprenait sa pipe momentanément interrompue. Nous nous dispenserons de le présenter à nos lecteurs qui ont déjà reconnu, sans doute, le détective Lafortune.

Son compagnon était un tout jeune homme, paraissant avoir 19 ou 20 ans. Il était grand, élancé, avait les cheveux châtains, de grands yeux bleus, tantôt de la couleur du firmament, tantôt devenant grissaille, suivant ses impressions et la façon dont ils étaient éclairés. Sa figure ouverte et franche prévenait en sa faveur. Un petit duvet naissant couvrait à peine son menton. La bouche de grandeur moyenne, des dents d'une blancheur éclatante : c'était en somme ce que l'on peut appeler un fort joli garçon. Ses vêtements, quoique fort propres et forts décents annonçaient une situation de fortune peu élevée. Il était depuis quelque temps en relations avec Lafortune qui, ayant été frappé de l'intelligence du jeune homme et de son honnêteté l'avait associé à ses recherches.

— Hé ! bien, Ben, mon garçon, dit tout à coup Lafortune, en cessant de lancer au plafond ses nuages de fumée, quoi de nouveau ? Je pense que vous avez mis mes lettres à la poste.

— Certainement, monsieur Lafortune. Je les crois même déjà parvenues à destination. Quant aux nouvelles, je ne sais rien, si ce n'est qu'il se prépare la plus belle tempête que nous ayons eue, cet automne ; mais, malheureusement, ce n'est pas nouveau, et je crois que nous aurons de la pluie et du vent pendant quelques jours.

Ben disait ces mots, lorsqu'un violent coup frappé à la porte l'empêcha d'achever complètement sa phrase. Au mot "entrez," prononcé par Lafortune, la porte s'ouvrit et un policeman, l'air tout effaré, se précipita dans la pièce.

— Ah ! enfin je vous trouve monsieur Lafortune ! C'est épouvantable ! il vient de se commettre un crime affreux à quelques pas de chez vous.

— Et où donc, Joe ? exclama Lafortune.

— A l'hôtel Saint-André, répliqua ce dernier, une dame vient d'être trouvée morte dans sa chambre. Mais, si vous voulez me suivre sur les lieux, vous aurez bientôt de plus amples renseignements.

— Je vous suis mon garçon, dit Lafortune, le temps d'enfiler mon pardessus. Allons ! en route, Ben, et un peu vite !

— Un assassinat ! et par un temps pareil, exclama Ben. On était si bien au coin du feu.

Les trois hommes sortirent précipitamment et se dirigèrent d'un pas rapide, vers le lieu du crime. La rue, si déserte tout à l'heure était à présent littéralement encombrée par la foule. Les agents de police, bien qu'en nombre suffisant, avaient toutes les peines du monde à empêcher le flot d'envahir l'entrée de l'hôtel Saint-André.

— Pauvre femme ! disaient les uns : et belle ! ajoutait un autre ; c'est affreux ! qui donc a pu commettre un semblable attentat ?

— Sans s'arrêter aux exclamations de la foule, Lafortune et Ben, précédés du policeman, pénétrèrent dans l'office de l'hôtel.

— Ah ! monsieur Lafortune, dit la maîtresse de l'établissement, une femme entre trente et quarante ans, accorte, douée d'un certain embonpoint et qui avait évidemment dû être fort admirée, il y a quelque vingt ans. Par ici, par ici, dit-elle ; c'est au numéro 10, pauvre femme ! c'est affreux ! Et riche avec ça, payant si bien !

Les trois hommes eurent bientôt gravi l'escalier d'un pas rapide et arrivèrent en face du numéro susdit. La porte était grande ouverte et un douloureux spectacle s'offrit à leurs yeux. Sur le lit, au fond de la chambre, une femme était couchée, jeune encore et admirablement belle, une pâleur de cire couvrait son visage ; sa main gauche pendait hors du lit et un mince filet de sang qui semblait s'en échapper avait taché le parquet.

Aucune trace de lutte. La mort avait dû être instantanée. Lafortune, après le premier moment de stupeur, s'approcha du lit.

— C'est étrange, se dit-il, je ne vois pas de traces de sang, sauf ce petit filet qui semble provenir de la main... Mais elle a un doigt coupé ! s'écria-t-il tout à coup.

— Oui, dit Ben, l'annulaire de la main gauche. Cela a dû être fait après sa mort, car son visage ne porte aucune trace de souffrance. C'est bien étrange !

Après avoir examiné soigneusement la victime, Lafortune procéda à l'inventaire de la chambre. Il ouvrit un petit secrétaire, dans lequel il trouva quelques bijoux sans importance et une certaine somme d'argent.

— Ah ! fit-il, le vol n'était donc pas le mobile du crime, mais alors !..

Un objet parmi les bijoux, attira son attention. C'était une petite breloque de chaîne de montre, un cachet sans doute, mais dont le chiffre avait été soigneusement limé.

— Eh bien ! fit Ben, avez-vous découvert quelque chose ?

— Pas encoré, mon garçon.

— Eh bien ! moi j'ai fait une trouvaille, qui vaut son pesant d'or !

— Quoi donc, gamin ?

— Venez, répliqua Ben ; et prenant Lafortune par la main, il le conduisit dans l'embrasure de la fenêtre ; et écartant le rideau, "cœci" fit il ; et il sortit alors des profondeurs de la poche de son gilet, un objet qui, à toute autre personne, aurait paru d'un intérêt médiocre ; c'était un bouton de paletot en bronze portant en relief une tête de buffalo.

— Que dites-vous de ma trouvaille ? fit Ben triomphant ?

— Mais pas mauvaise, mon garçon ; les petits effets mènent parfois à de grandes causes. Et où as-tu trouvé ce bijou ?

— Auprès du lit, monsieur Lafortune.

— Ah ! fit ce dernier, et il serra aussitôt l'objet dans sa poche.

Au moment où ils s'apprétaient à sortir, un médecin qu'on avait fait mander aussitôt parut sur le seuil.

— C'est ici, monsieur le docteur, dit l'hôtesse qui avait accompagné le visiteur.

Ce dernier s'approche du lit, examina la morte, puis poussa tout à coup un cri de surprise ; mais, reprenant aussitôt son calme : " Cette femme a sans doute été empoisonnée, dit-il, il faut faire conduire le corps à l'hôpital où on pourra l'examiner à loisir. Je n'ai plus rien à faire ici."

Alors se tournant vers Lafortune qui ne l'avait quitté des yeux depuis son entrée. " Je vous attends demain matin, lui dit-il. J'ai à vous communiquer des faits du plus haut intérêt. Veillez à ce que le transport soit immédiat. L'examen auquel j'ai à me livrer sur la nature du poison ne souffre pas une minute de retard. Puis il sortit, en glissant sa carte entre les mains de Lafortune étonné.

— Maintenant, monsieur Lafortune, dit Ben, notre présence ne rendra pas la vie à cette malheureuse ; et il faudrait peut-être...

— C'est vrai, mon garçon, tu as raison ; nous allons de ce pas interroger l'hôtesse et tâcher d'avoir quelques renseignements.

Après avoir descendu l'escalier, ils pénétrèrent dans l'office. L'hôtesse s'avança à leur rencontre.

—Je désirerais, madame, obtenir quelques renseignements sur cette pauvre victime. Je pense que vous serez à même de me les fournir.

—Volontiers, monsieur, reprit la dame, avec une certaine intonation de voix qui dénotait d'une part le chagrin que lui causait la fin tragique de sa locataire et d'autre part l'importance que cet événement communiquerait à l'hôtel Saint-André assez obscur jusque-là. Que me voulez-vous ? ajouta-t-elle.

—D'abord, reprit Lafortune, le nom de votre pensionnaire ?

—Elle se faisait appeler Julia Russel. Mais j'ai tout lieu de croire, répondit-elle, avec une certaine insistance, que ce n'était pas son véritable nom. Je lui ai vu un mouchoir, la seule pièce de son linge qui fut marquée, avec le chiffre J. C.

—Et depuis combien de temps était-elle chez vous ?

—Depuis quinze jours, monsieur.

—Sortait-elle souvent ?

—Non ; la soir seulement, et pas longtemps ; une demi-heure, une heure tout au plus.

—Ne savez-vous rien qui puisse nous éclairer ? dit Lafortune. N'avez-vous rien remarqué de particulier ?

—Ah ! je me souviens, dit tout à coup la femme ; hier, —oui, c'était bien hier—je lui ai remis une lettre. Après l'avoir lue, elle a poussé un petit cri et prononcé ces paroles :—“ Ah ! j'aimerais mieux être morte que de me trouver en face de lui.”

—C'est bien, madame, dit Lafortune ; il me reste à vous remercier de votre complaisance.

Puis, étant sortis de l'hôtel, nos deux amis se séparèrent, après une courte conversation, pour regagner leur domicile respectif.

CHAPITRE II

UNE IDYLLE INTERROMPUE

Quittons, pour un instant, ces scènes lugubres et sanglantes ; et si vous voulez nous suivre, ami lecteur, vos yeux se reposeront sur le plus frais et le plus gracieux des spectacles.

Dans une petite maison de modeste apparence, située rue Saint-Constant, se trouve une chambre occupée par la plus charmante jeune fille qu'on puisse rêver.

Entrons, un instant, sur la pointe du pied, afin de ne pas la troubler, et contemplons ce gracieux tableau.

Cette enfant peut avoir dix-sept ans ; elle est mince, élancée, quoique d'une taille peu élevée ; son pied mignon est délicatement moulé dans un soulier qu'eût envié Cendrillon, lequel dégage entièrement sa cheville fine et aristocratique. Une taille frêle et mignonne, que deux mains peuvent enserrer ; la gorge bien moulée, ayant à peu près atteint son complet développement ; des bras et des épaules qui eussent servi de modèle à un peintre ; puis pour couronner ce charmant édifice, une fine tête brune. Les cheveux sont plutôt châains que noirs, mais ayant au soleil un reflet doré et chaud ; des yeux, tantôt gris, tantôt marrons, tantôt presque noirs, suivant l'impression du moment ; telle était Jenny.

Au moment où nous la voyons, elle vient d'achever sa toilette et se dispose à se mettre au travail ; car elle n'est pas riche, la pauvre mignonne ; sa vertu et sa beauté sont toute sa fortune ; elle vit du travail de ses mains : en un mot elle est couturière.

Elle vient de donner la dernière main à son petit ménage ; au fond, un petit lit, tout garni de blanc, avec des rideaux immaculés, un fauteuil, un petit sofa, deux chaises composent tout l'ameublement. Joignez à cela une table, un poêle et sa machine à cuire, son gagne-pain. Ah ! j'oubliais la fenêtre, à elle seule un petit poème ; tout encadrée de frais rideaux de guipure légère, dans lesquels se jouent les rayons du soleil ; puis sur cette fenêtre des fleurs, des fleurs en quantité transforment ce petit coin en un paradis, dont Jenny est la fée ou la reine.

Que fait-elle en ce moment ? elle vient de s'asseoir devant son ouvrage ; mais elle paraît distraite et préoccupée. De temps en temps elle se lève sur la pointe du pied, soulève un coin du

rideau, regarde le petit coucou placé sur la table, et dont le tic tac monotone et régulier trouble seul le silence de la chambre, puis elle se rasseoit lentement et se remet à l'ouvrage. Mais, elle, si active d'ordinaire ne peut rien faire aujourd'hui ; ses doigts qui maniaient si agilement l'aiguille refusent d'obéir ; sa main laisse tomber la robe commencée et son front s'appuie, en rêvant sur cette main innocente.

A quoi rêve-t-elle ? à quoi rêvent les jeunes filles ?

Mais je n'aurai pas à commettre d'indiscrétion. Jenny va vous apprendre elle-même la cause de sa visible préoccupation. Un léger bruit sous la fenêtre attire son attention ; elle se lève, entrouvre discrètement le rideau, puis le laisse retomber avec découragement.

—C'est singulier dit-elle, voilà deux jours entiers que je ne l'ai vu. Il devrait être ici, lui qui passait tous les matins de bonne heure, avant de se rendre à son travail. S'il lui était arrivé quelque chose ? à cette seule idée son corps tout entier tressaille d'effroi—Il est si aventureux, mon cher Ben, et si courageux, aussi, je me souviens d'avoir eu déjà une frayeur semblable un dimanche, où je l'attendais. Nous devions sortir ensemble. La journée se passa ; pas de Ben : et enfin, à la tombée de la nuit, il se précipita dans ma chambre, tout souillé de boue, ruisselant d'eau ; il avait sauvé un enfant en train de se noyer, et cela au péril de ses jours, et l'avait remis lui-même aux mains de sa mère éperdue.

Depuis ce moment, j'ai senti que je l'aimais, et si je venais à le perdre, il me semble qu'il ne m'en resterait plus qu'à mourir. Il est le seul être qui me rattache à la vie ; car ma mère, je l'ai à peine connue, ma mère. Il me semble cependant voir quelquefois encore dans mes rêves, l'ombre d'une jeune et belle femme, penché sur mon berceau. Je cherche à me rappeler, mais j'étais trop jeune. Qui sait-si, à l'aide de ces papiers que m'a remis en mourant ma vieille Agathe, je ne la retrouverai pas un jour ? Mais non elle doit être morte : et c'est de sa fortune seule qu'il s'agit. Ah ! que je la donnerais de bon cœur, pour un baiser de ma mère !

—Peut-être pourrais-je confier ces papiers à quelqu'un, pour m'aider dans mes recherches ; mais à qui ? je ne connais personne. Il faudrait que ce fut quelqu'un, ayant quelques affinités avec des détectives. Enfin espérons ! Si au moins Ben arrivait !

Et pour la vingtième fois, depuis le matin, Jenny retourna encore à la fenêtre ; et ne voyant rien, elle se décida enfin à travailler, en poussant un gros soupir. “ Le temps me paraîtra moins long, dit-elle ; et puis, il faut bien vivre ; cette robe doit être reportée demain. Allons, courage, Jenny.” Et le bruit régulier de la machine joint au coucou domestique recommencèrent à animer la chambrette.

Ce qui frappait, au premier abord, dans cette jeune fille, c'était sa condition modeste d'ouvrière, si peu en rapport avec ce je ne sais quoi de distingué et d'aristocratique qui marquait d'un sceau spécial ses moindres mouvements. C'était, à n'en pas douter, d'un sang bleu qui coulait dans ses veines. Elle était aimée de tout le monde. Sa réserve sans fierté, son affabilité sans familiarité, sa bonté sans affecterie, et sa gaîté retenue et discrète la faisaient aimer et respecter de tous. Elle avait d'ailleurs une assez belle clientèle et gagnait aisément de quoi satisfaire à ses besoins. Plusieurs dames de la plus haute société se faisaient habiller par elle ; et plus d'une avait fait en secret la réflexion que cette petite couturière ne serait pas déplacée dans le plus grand salon de Montréal, et que la question de fortune était la seule différence qu'il y eût entre elles. Mais laissons Jenny à son travail et à ses réflexions, et voyons un peu ce qui avait empêché Ben d'accourir comme d'habitude auprès de sa gentille amie.

CHAPITRE III

DE L'INCONVÉNIENT DE SUIVRE UN INCONNU DANS UNE RUE DÉSERTE

Le lecteur se souvient qu'en sortant de l'hôtel St. André, Lafortune et Ben, après un court échange de paroles, s'étaient

mutuellement souhaité le bonsoir et se disposaient à rentrer chez eux. A peine Lafortune avait-il tourné le dos, que Ben, esquissant un léger pas de danse, peu en rapport avec la gravité de la situation, avait viré de bord et descendait vers le quai.

— Tout ça est très gentil, se disait-il en lui-même ; mais il est six heures et demie, et je n'ai pas soupé. C'est bizarre, mais ça me creuse, les émotions. J'ai une faim de tous les diables. Il paraît qu'il y en a des gens comme ça, et des gens *chics* s'il vous plaît ; tenez, les Bourbons d'abord. La patrie avait beau être en danger, eh bien, ils mangeaient d'abord, puis tâchaient de la sauver ensuite... On a plus de force, ça se comprend. Où vais-je aller ?... Chez Joe Beef, parbleu ! Ah ! mais avant, si je retournais mes poches ; car pas d'argent, pas de *beef* ! Ben alors s'arrêta, sous un bec de gaz, et plongeant au fond de sa poche, en retira une boîte d'allumettes, une vieille pipe, un bout de ficelle, un couteau et enfin une poignée de menues monnaies qui constituaient la somme énorme de cinquante-cinq cents.

— Ah ! mais c'est une fortune, s'écria-t-il. Du coup, je me paye un *steak* et un verre de bière. Allons-y gaiement ? Elle m'a positivement creusé, cette dame ; et mettant les deux mains dans ses poches, Ben se dirigea vers Joe Beef, en sifflant un air de *madame Angot*.

En arrivant, il se fit couper un morceau de pain et une tranche de viande, à même le quartier de vache étendu sur le comptoir. Pendant que l'homme coupait, il interpella Ben :

— T'as donc fait un héritage, gamin ?

— Pourquoi ? dit Ben.

— Comment, on se paye un *steak* ; rien que ça de luxe ; tu ne te refuses rien, mon garçon !

— Donnez, dit Ben, v'la votre argent ; je vais le faire cuire moi-même, et saignant, là bien saignant.

Se précipitant dans la cuisine, Ben s'empara d'une grande fourchette en fer et se mit en devoir de rôtir sa viande devant l'énorme feu qui flambait dans le poêle.

Quatre ou cinq hommes étaient là, les uns assis sur des buches, d'autres sur des sacs ou des paquets de cordes ; d'autres se préparaient à s'étendre par terre et à y faire un somme. Cependant Ben, jugeant que sa viande était cuite à point, se mit en devoir de s'installer dans un coin, pour y dévorer son repas, quand une voix tonnante lui fit tourner la tête.

— Allons ! à manger, hein ! et tout ce qu'il y a de bon ! criait la voix. Du vin, de la bière et le reste ! Et vite, camarade, je suis pressé !

Ben vit, alors, entrer dans la pièce, un homme d'une haute stature, large d'encolure, des pieds énormes, et des mains, ah ! mais des mains, de larges mains velues à vous renverser d'un soufflet ! Une tête assez forte couronnait ce solide édifice ; une chevelure ébouriffée et incolore, des yeux gris, faux et méchants, quant au costume, il n'avait rien d'extraordinaire ; un pantalon, une jaquette et un paletot orné de boutons en bronze.

— Sapristi, dit Ben, qui examinait l'individu, en v'la un avec qui je n'aimerais pas à me battre ! Quel gaillard ! Et ses mains ! sont-elles formées, en dessus, et du vrai poil ! C'est commode, pas besoin de gants ! Tiens, il a une jolie cicatrice à la main ! Il a une vilaine tête cet homme, et puis pourquoi ce souper luxueux ? Ses habits n'annoncent pas un fils de famille, cependant.

Tout en mangeant, Ben continuait son monologue et s'intéressait, malgré lui, à cet homme étrange. Le crime du soir lui revenait en tête. Enfin, quand il eut fini son souper, il décida dans sa haute sagesse, qu'il allait suivre cet individu.

Au bout de quelques instants, Ben, voyant que l'homme s'appropriait à sortir, s'en alla le premier, afin de ne pas éveiller son attention, et s'embusqua derrière la première porte cochère. Il n'attendit pas longtemps. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, qu'un pas pesant résonna sur le trottoir. C'était l'inconnu qui sortait, Ben se mit aussitôt en devoir de le suivre.

Après avoir parcouru un certain nombre de petites rues, ils arrivèrent enfin au haut de la rue Saint-Denis. Notre homme enfila alors une rue étroite et transversale, dont toutes les maisons, bâties sur le même plan, avaient un air de famille. Là, à peu près vers le milieu de la rue, il monta un petit escalier, et, sortant de sa poche un trousseau de clefs, il se mit en devoir d'ouvrir la porte.

Il venait à peine de la refermer que Ben s'élançait à son tour sur l'escalier, afin de s'assurer du numéro de la maison. Au moment où il se hissait sur la pointe du pied, afin de mieux voir, mal secondé qu'il était par la lune, chagement voilée ce soir-là, une main énergique le saisit, et la phrase suivante, résonna à son oreille : " Ah ! tu me suivais, garnement, tu étais de la police ! Ah ! tu veux voir ! Eh bien ! Entre dans la maison, canaille, tu la visiteras tout à ton aise ! "

Avant même que Ben eut eu le temps de pousser une exclamation, la porte s'était refermée sur lui. L'homme à la poigne énergique le porta à travers le corridor, monta un escalier, et le fit entrer dans une pièce complètement obscure ; et Ben entendit alors, non sans effroi, une clef grincer dans la serrure, puis le pas pesant qu'il reconnut bien se perdre dans les profondeurs du couloir.

— Pincé ! se dit Ben. Je suis pris dans une souricière ! Et M. Lafortune qui m'attend demain matin ! Cela ne va pas m'aider à élucider l'affaire de la dame au doigt coupé ! Et cet individu qui a une marque à la main, pourquoi m'enferme-t-il ? afin que personne ne sache où il demeure, cela est clair. Ce serait trop drôle, ajouta Ben, si j'étais tombé au hasard sur le meurtrier de l'hôtel St-André ; et ce serait trop triste, si je m'étais fait prendre bêtement, au moment où j'étais en train de faire une si belle découverte... Enfin, commençons donc par voir un peu où je suis... Voir est une manière de dire, car il fait noir comme dans un four.

Alors Ben, à tâtons, se mit à faire le tour de la pièce ; et ses yeux s'accoutumant petit à petit à l'obscurité, il remarqua une petite fissure au plafond, de laquelle venait un petit rayon de lumière. Quelque faible qu'il fût, cela lui servait néanmoins à se guider plus facilement au milieu des ténèbres ; il reconnut alors que la pièce devait donner sur la cour et que les fenêtres étaient soigneusement garnies de barreaux de fer.

— Diable ! dit-il, la cage est solide ! Mais, ils auront beau faire, l'oiseau s'envolera ; et une fois parti, mes gaillards, voilà une fumisterie qui vous coûtera cher !

En achevant le tour de la pièce, Ben fallit tomber ; son pied se heurta contre un objet qu'il reconnut aussitôt être une espèce de vieux sofa ; sans plus tarder notre héros s'étendit dessus, et la jeunesse aidant, il fut bientôt plongé dans un sommeil profond et réparateur.

Lorsque Ben s'éveilla le lendemain, il faisait grand jour ; et, à sa grande surprise, il trouva sur le plancher de sa chambre un panier rempli de provisions, frugales sans doute, mais en quantité suffisante pour apaiser sa faim. Le panier était juste au dessous de la trappe que Ben avait remarquée la veille au soir, et il n'était pas difficile de deviner qu'il avait été descendu pendant son sommeil, au moyen de quelque corde.

Cette constatation, qui eût dû combler d'aise le prisonnier, ne laissa pas de le rendre rêveur.

— Diable ! fit-il ; la situation se complique. Il paraît que je suis bien et dûment en prison ! et le soin que mes geôliers paraissent prendre de mon estomac indique clairement que, s'ils n'ont pas l'intention de me laisser mourir de faim, ils sont décidés par contre à ne pas me relâcher de sitôt !

Ben recommença alors, plus en détail, l'inspection à laquelle il s'était sommairement livré la veille. La chambre dans laquelle il se trouvait n'avait qu'une porte et une fenêtre. La porte était solide et munie d'une forte serrure ; les barreaux de la fenêtre ne laissaient de ce côté aucune espérance de fuite. Ben tâta les murs et reconnut qu'ils étaient en pierre.

— Allons ! dit-il, je commence à croire que l'évasion ne sera pas une chose facile. Je ne vois guère d'autre moyen de m'en aller d'ici que de sortir par cette trappe qui est au-dessus de

ma tête. Seulement, il faudrait d'abord atteindre le plafond ; et à moins qu'il ne me pousse des ailes, je ne me rends pas compte du tout de la façon dont je pourrai m'y prendre.

Il en était là de ses réflexions, lorsque le bruit d'un grincement de clef lui fit retourner la tête. La porte s'ouvrit et Ben s'attendait à voir entrer le personnage repoussant qui lui servait de geôlier. Mais à sa grande surprise, ce ne fut pas son geôlier qu'il aperçut. Ce fut une femme jeune et belle, à la physionomie douce et au regard bienveillant.

—Mais c'est un véritable conte de fées ! s'écria Ben : et pendant un moment, il se demanda si ce n'était point le fantôme de Julia Russel qui avait eu pitié de sa détresse, et qui venait lui ouvrir les portes de sa prison. Mais il reconnut bien vite que ce n'était pas un fantôme qu'il avait devant les yeux ; et à supposer que ce fut une fée protectrice, la fée avait pris, pour la circonstance, la forme d'une simple mortelle.

—Non, vous ne rêvez pas, mon jeune ami, dit une voix douce et harmonieuse. Je viens vous offrir le moyen de sortir d'ici.

—Dieu vous bénisse, madame, pour l'intérêt que vous me témoignez. Et que faut-il faire ?

—Vous m'avez l'air d'un bon jeune homme, reprit la dame ; et je voudrais vous aider. Mais mon pouvoir est limité. Je ne puis vous faire recouvrer la liberté qu'à une condition.

—Et laquelle, madame ?

—Si vous consentez à jurer sur l'Évangile de ne jamais révéler un seul mot de ce que vous savez sur cette maison et sur les personnes qui l'habitent, je m'engage à vous faire ouvrir les portes à l'instant même.

Ben reconnut à ces paroles qu'il n'avait point affaire à une fée protectrice, mais à une simple complice des gens qui l'avaient enfermé.

—Ne rien révéler est joli, se dit-il à lui-même. Cela me serait d'autant plus facile que je ne sais encore absolument rien. Mais cela me prouve en même temps qu'il y a quelque chose ; et je me garderai de rien jurer. Puis il reprit tout haut : Ce que vous me demandez là est impossible, madame. Je vous prierai même de dire, de ma part à ceux qui vous ont envoyés que je sortirai d'ici, de gré ou de force, foi de Ben, et qu'une fois libre, je leur conseille de prendre garde à eux. On ne séquestre point à Montréal les citoyens paisibles, et je ne sortirai d'ici que pour tirer de ceux qui m'y ont enfermé une prompte et terrible vengeance.

—Pauvre jeune homme ! reprit la dame avec un soupir. Vous vous méprenez sur ce que je suis ; et je vois que vous m'accusez au foud de votre cœur, pendant que mon désir le plus ardent est d'écarter de vous le danger terrible qui vous menace. N'avez-vous point compris à cette trappe et à ces barres de fer, que d'autres sont entrés ici avant vous et qu'une fois entré on n'en sort pas ? N'avez-vous point compris qu'il y a de votre vie ; et que si votre jeunesse ne m'avait émue et poussée malgré moi à la démarche que je fais en ce moment, déjà tout espoir aurait cessé pour vous et pour ceux qui vous aiment ?

—Ah ça ! qui donc êtes-vous, s'écria Ben. J'avais cru jusqu'ici à une plaisanterie de très mauvais goût. Mais si vous le prenez sur ce ton, à nous deux alors ! Ah ! je suis tombé dans une caverne de brigands ! Ah ! vous êtes des assassins ! Ah ! vous voulez du drame ! Eh bien va pour le drame !

Alors Ben, avec une énergie qu'on n'aurait pas attendue de son jeune âge et de sa taille frêle s'élança sur la femme, la saisit à la gorge et la serra avec force jusqu'à ce qu'elle perdit connaissance ; puis, s'emparant de son trousseau de clefs, il se dirigea vers la porte qu'il ferma à double tour et descendit rapidement l'escalier.

Au moment où il atteignait la porte de sortie, un homme, évidemment le Cerbère de cette demeure maudite se précipita au devant de lui en criant :

—Où allez-vous ? on ne sort pas !

Au même moment, on entendit au premier étage des cris qui prouvaient que la dame enfermée par Ben, commençait à reprendre connaissance.

Ben ne perdit pas son sang-froid.

—Imbécile ! s'écria-t-il. Vous n'avez donc pas entendu la chute d'un corps ! Vous ne savez donc pas que votre maîtresse vient d'avoir une attaque et que je cours chez le pharmacien l'Triple brute, la porte d'une seule minute peut être la cause d'un grand malheur !

Effectivement les cris et les trépignements qu'on entendait au premier étage n'avaient rien d'humain. Le Cerbère con vaincu de l'imminence du péril ouvrit vivement la porte à Ben, qui se précipita d'un seul bond dans la rue.

—Ouf ! dit-il quand il se sentit hors de portée. Quelle équipée, mes enfants, je crois que je l'ai échappée belle ! C'est égal, je me figure que j'étais en train d'inspirer un tendre intérêt à une ogresse, et ma conduite vis-à-vis de cette jolie mangeuse de chair humaine n'a pas été chevaleresque. Mais, ma foi, nécessité n'a pas de loi. Ce sont décidément des brigands qui habitent cette maison ; et il faudra surveiller de près leurs faits et gestes. Qui sait... ? ajouta-t-il. Mais allons d'abord rassurer ma mère et Jenny. Pauvre Jenny ! Je suis sûr qu'elle me croit mort !

CHAPITRE IV.

UN MYSTÈRE INDÉCHIFFRABLE

Le meurtre de la veille était l'objet de toutes les conversations. On ne se rencontrait nulle part sans commencer par s'entretenir de la dame au doigt coupé. Pendant que la police poursuivait mystérieusement ses investigations, la presse qui vit de publicité avait mis ses plus habiles reporters en campagne ; et l'on voyait s'étaler à la porte des principaux journaux de grandes affiches sur lesquelles on pouvait lire en caractères gigantesques :

*Le crime d'hier
L'Inconnue au doigt coupé
La Chambre du crime
Les premières constatations
Nouveaux détails*

Malheureusement, les détails nouveaux et topiques étaient ce qui manquait le plus ; et les nouvellistes avaient beau se battre les flancs, ils ne pouvaient que constater l'insoudable mystère qui planait autour de ce meurtre.

La Presse publiait en première page, le plan de la chambre dans laquelle Julia Russel avait été assassinée, et contenait l'article suivant :

Un crime étrange et mystérieux a jeté hier la consternation dans la ville de Montréal.

Une femme jeune, belle, appartenant selon toute apparence à la société la plus aristocratique, a été assassinée en plein jour, dans un hôtel situé au centre de la ville, sans que les cris de la victime aient été entendus à travers la faible cloison qui la séparait des chambres voisines.

D'infâmes meurtriers ont pu pénétrer dans sa chambre, en échappant à la surveillance du personnel de l'établissement, accomplir leur sanglante besogne et se retirer ensuite sans attirer l'attention de personne.

C'est par suite d'un pur hasard qu'une lingère, entrant peu de minutes après le crime, dans la chambre No. 10, s'est trouvée en face du cadavre de la dame au doigt coupé et qu'elle a immédiatement donné l'alarme.

Malheureusement, il était trop tard !

Nos annales judiciaires ont, une fois de plus, à enregistrer un sombre forfait.

Malgré l'habileté éprouvée de notre police, le crime s'est accompli dans des conditions qui laissent à craindre que l'obscurité la plus impénétrable ne dérobe les meurtriers à la main de la justice.

La victime est une étrangère, qui était inscrite à l'hôtel sous un nom d'emprunt.

Non seulement, elle n'était connue de personne à Montréal, mais il est probable qu'elle ait pris un soin tout particulier pour dissimuler son nom et sa personnalité véritable.

Peut-être, en se cachant ainsi, croyait-elle échapper au péril qui menaçait son existence et dépester ses meurtriers.

Tout, en effet, semble faire croire à un drame domestique.

L'argent qu'on a trouvé dans le secrétaire de Julia Russel prouve que le vol n'était pas le mobile du meurtre.

L'enlèvement de tous les papiers de nature à mettre la justice sur la trace du nom et de la résidence de la morte, établit surabondamment que le crime a été commis avec préméditation, et par des hommes d'une habileté consommée, dont la principale préoccupation a été de supprimer toute possibilité d'identifier la victime.

Il n'est pas difficile de conjecturer que le doigt coupé devait porter une bague, sans doute une alliance que les meurtriers ont tenu à

faire disparaître. Mais on se demande quel mobile a pu les pousser, au lieu de se borner à détacher et à prendre la bague, à ajouter à leur crime cette barbare et inutile mutilation.

L'amputation du doigt a d'ailleurs été pratiquée avec une habileté qui semble dénoter une personne ayant fait des études de médecine et de chirurgie ; et cette dernière hypothèse semble confirmée par une autre circonstance grave et mystérieuse.

Julia Russel paraît avoir été assassinée à l'aide d'un poison dont l'effet a dû être foudroyant, mais d'un de ces poisons qui ne sont connus que des médecins et des chimistes et qui tuent sans laisser de traces.

Le corps de la malheureuse femme a été immédiatement transporté à l'hôpital et l'enquête médicale confiée à M. le docteur X... n'a encore donné aucun résultat.

Le seul fait qui paraisse dès à présent hors de doute, est que Julia Russel n'habitait pas le Canada. Une attentive étude de sa garde-robe a permis de constater que ses vêtements avaient dû être faits aux Etats-Unis. On a même trouvé sur le revers d'un manteau, le nom et l'adresse d'une maison de confection de New-York. Mais, une enquête demandée immédiatement par télégramme n'a produit et ne semble devoir produire aucun résultat. Julia Russel se cachait sans doute à New-York plus soigneusement encore qu'à Montréal, et elle n'aurait eu garde de donner à un marchand son véritable nom.

Si, comme tout porte à le croire, la femme au doigt coupé a été assassinée par un étranger, et si cet étranger a quitté Montréal immédiatement après le meurtre, il est à craindre que les recherches de la police ne soient désormais absolument vaines. Mais à supposer que les coupables échappent à la justice des hommes, ils n'échapperont point à la justice de Dieu !

Nous avons reproduit cet article en entier, parce qu'il nous a paru résumer, mieux que tous les autres, l'ensemble des constatations et l'état de l'opinion publique.

La *Presse* ayant avancé que l'amputation du doigt avait été faite avec l'habileté d'un chirurgien, on ne s'étonnera pas que le *Monde*, habitué à prendre le contrepied de son confrère, affirmât que cette mutilation avait été faite avec une maladresse qui dénotait une main absolument inexpérimentée.

Le même journal se plaignait, non sans quelque amertume, que le corps de Julia Russel eût été soustrait à la vue des représentants de la presse par un transport précipité.

Une autre feuille se livrait à de graves considérations sur la perversité du temps présent et sur la démoralisation de la société contemporaine ; et elle affirmait péremptoirement qu'à aucune autre époque, depuis le déluge, on n'avait vu se produire un aussi grand nombre d'actes de violence et de crimes contre les personnes. De son côté, l'organe libéral, en relatant les mêmes faits, trouvait, on ne sait trop comment, le moyen de rattacher le crime de l'hôtel Saint-André à la politique générale du gouvernement, et de rendre les ministres responsables de l'impuissance de la police et de l'insécurité des personnes.

Naturellement, aucun journal ne parlait de l'incident du bouton de paletot trouvé par Ben, au pied du lit de la morte, et soigneusement ramassé par Lafortune.

Mais était-ce le seul point que les journaux ignorassent ?

Notre ami Lafortune qui avait pris l'affaire en main, s'était empressé le lendemain matin de se rendre au rendez-vous du médecin. S'y rendre est une manière de dire, car le docteur était venu le prendre à son domicile avant le lever du soleil. Ce qu'il lui avait confié sur la nature du poison resta un secret entre ces deux hommes. Mais il faut croire que ce devait être bien étrange et bien intéressant, car plus d'une demi-heure après la fin de leur entretien la physionomie de Lafortune portait encore les signes de l'ébahissement le plus complet.

L'habile policier était déjà sur une piste ? Nous le saurons plus tard. Bornons-nous à dire pour le moment qu'il se rendit chez un coiffeur où il se fit raser, et que peu de temps après on eût pu le voir sortir de chez lui sous un déguisement qui le rendait méconnaissable. A partir de ce moment, Lafortune devint invisible, et ne reparut plus à son bureau. Il voulait poursuivre, sans être reconnu et sans éveiller les soupçons, cette affaire, à laquelle il s'était promis de consacrer tous ses soins, et au bout de laquelle je ne sais quelle conviction secrète lui affirmait qu'il devait trouver le couronnement glorieux d'une carrière déjà bien remplie.

CHAPITRE V

PAPIERS VOLÉS

Cependant Jenny s'était remise à l'ouvrage, il n'y avait pas une heure, quand un pas léger se fit entendre sur l'escalier.

A ce pas bien connu, la jeune fille tressaillit ; ses joues se colorèrent d'un rose vif ; son cœur battit à se rompre dans sa poitrine. Tout à coup la porte s'ouvrit brusquement et Ben parut.

— Ah ! Enfin ! dit la jeune fille en comprimant l'élan de son cœur, qui l'entraînait avec force vers le jeune homme.

— Enfin ! Oui, c'est moi, ma Jenny. J'ai échappé miraculeusement à la mort ; je n'ai pris que le temps de rassurer ma vieille mère, et me voilà, chère Jenny, ajouta-t-il en prenant les mains de la jeune fille. Ainsi, tu as été inquiète ?

— Oh ! Oui, répondit-elle, bien inquiète. Tu le sais, Ben, tu es mon seul ami, et il me semble que... elle n'acheva pas et rougit.

Ben s'élança vers elle.

— Tu ne sais pas, Jenny, lui dit-il, je vais te faire un aveu. Si tu savais combien j'ai pensé à toi, lorsque je croyais ne plus te revoir. Je te voyais alors seule, sans soutien et... Jenny, veux-tu être ma femme ?

A ces paroles la jeune fille pâlit, puis s'affaissa sur la chaise voisine ; de ses deux mains, elle comprimait les violents battements de son cœur et ne pouvait articuler une parole.

— Tu ne réponds pas, Jenny, s'écria Ben éperdu ; tu ne m'aimes donc pas ! Ah ! Je suis bien malheureux !

Alors, levant ses beaux yeux noyés de larmes sur son ami : Je t'aime, Ben et serais heureuse et fière d'être ta femme. Peut-être même, ajouta-t-elle en souriant, t'ai-je aimé la première. Mais je dois te révéler aujourd'hui le secret de ma vie. Je n'ai pas connu mes parents ; il ne me reste qu'un faible souvenir de ma mère. Elle était jeune et belle et devait être riche. J'ai été élevée par une vieille bonne, qui s'appelait Agathe, et qui, en mourant, m'a remis des papiers, en me disant qu'ils me serviraient à retrouver ma mère et ma fortune.

— Et ces papiers, Jenny ? s'écria Ben.

— Je les ai ; ils sont ici.

Alors, la jeune fille se dirigea vers son lit où elle les tenait cachés ; puis, tout à coup, Ben la vit chanceler et pâli ; un cri rauque s'échappa de sa poitrine.

— Volés ! fit-elle, ils ont été volés !

— C'est impossible, Jenny, tu cherches mal, ou tu as oublié l'endroit où ils étaient.

— Non ! Non ! Ben ! Ils n'ont jamais quitté cette place !

— Mais depuis quand ont-ils disparu ? Te rappelles-tu la dernière fois que tu les as regardés ?

— Il ne doit pas y avoir plus de deux jours. Ah ! Je sais ! reprit elle vivement, je ne puis oublier la date ; car un incident s'y rattache. C'était hier. J'étais assise dans ma chambre et occupée à feuilleter ces papiers, tâchant d'y découvrir quelque chose, quand tout à coup, tu sais, madame Martin, la voisine, qui demeure à côté de moi, se précipita dans ma chambre, en me disant qu'un meurtre venait d'être commis à l'hôtel Saint-André... Tu as dû entendre parler de cela ?

— Certainement, répondit Ben, intéressé au plus haut point. Mais tu es sortie alors ? Car enfin, pour les voler il fallait que tu n'y fusses point ?

— Oui, je suis allée, hier soir entre cinq et six heures, reporter une robe au Beaver Hall.

— Ah ! fit simplement Ben, en se parlant à lui-même, c'est une étrange coïncidence : cette femme, cet anneau, ces papiers... puis voyant le désespoir de Jenny : Rassure-toi, ma chérie, je connais intimement des détectives renommés. Nous les retrouverons tes papiers, je te l'assure ; et, quoi qu'il arrive, tu seras ma femme. Cette idée me donne du courage ; et, dès à présent, à l'œuvre, ma Jenny !

— Cher Ben, comme je t'aime, soupira la jeune fille ; et les deux jeunes gens échangèrent alors leur premier baiser de fiançailles, dans la petite chambre, au milieu des fleurs et du tictac du coucou ; chaste baiser dans lequel leurs deux âmes s'unirent dans un lien indissoluble.

Ben s'arracha le premier à cette délicieuse étreinte et s'élança vers la porte.

—A bientôt, chère petite femme ; tes papiers seront mon cadeau de nocce !

CHAPITRE VI

UNE TRAME SAVANMENT OURDIE

En sortant de la rue Saint-Constant, Ben se dirigea immédiatement vers la demeure de Lafortune, qu'il ne trouva pas chez lui, à son grand désappointement. Quelques voisins questionnés, répondirent qu'on n'avait pas vu le policier depuis le matin. Un individu était venu le chercher à la première heure, et, depuis ce moment, il n'avait pas reparu.

—Pourvu, pensa Ben, qu'il ne soit pas enfermé, comme moi ! J'aurais cependant eu bien besoin de lui parler. Enfin, agissons seul ; et commençons d'abord par surveiller les abords de cette maison, où se trouve un homme à la main marquée, qui a assez peur d'être reconnu, pour emprisonner les gens qui ont l'air de le suivre. J'ai un compte à régler avec lui et quelque chose me dit que je trouverai là toute partie de ce que je cherche.

Notre jeune héros alla donc s'installer, près de la maison, dans un terrain vague. Placé derrière les palissades qui entouraient ce terrain, il pouvait, à son aise, surveiller tous les environs de la maison. Il alluma une pipe puis attendit. La fin de la journée se passa sans qu'il eut rien remarqué de suspect. Mais il était à peu près six heures du soir, quand un bruit de porte excita son attention ; il vit alors un homme sortir dans la rue, et au bout de quelques secondes, il reconnut aisément dans ce promeneur nocturne, celui qui l'avait enfermé, la veille, l'homme à la main marquée.

—Ah ! mon gaillard ! à nous deux ! cette fois j'ai une revanche à prendre ! puis Ben se mit en devoir de le suivre de façon à ne pas être remarqué.

Il avait d'ailleurs changé son costume et s'était rendu méconnaissable. Cet excès de prudence ne fut pas inutile. Avant de poursuivre sa route, l'homme commença par s'assurer que personne ne le suivait ; puis il continua son chemin. Il marcha jusqu'à Hochelega et se dirigea vers la traverse de Longueuil. Ben en fit autant ; et à deux ou trois minutes d'intervalle, tous deux, montèrent successivement sur le bateau. Notre jeune policier s'arrangea de façon à ne pas perdre de vue l'individu qui l'intéressait à un si haut point. Celui-ci fit, une ou deux fois, le tour du bateau, puis enfin se décida à s'asseoir près du bord, Ben se mit à quelque distance de lui. Lorsque le bateau eut parcouru à peu près la moitié de son trajet, notre homme fouilla dans sa poche, en retira un petit paquet ressemblant assez exactement à un lingot de plomb, et le laissa tomber à l'eau en murmurant ces paroles : " celui-là ne remontera pas."

Ben avait vu le mouvement et entendu l'exclamation.

Le petit objet fit un bruit léger en tombant dans l'eau, puis tout rentra dans le silence.

—Qu'est-ce que ce peut être que cet objet ? se dit Ben ; décidément cet homme à des allures étranges. Attendons !

Arrivés sur l'autre rive, le débarquement s'effectua. L'individu, soit qu'il se fut aperçu de l'attention avec laquelle Ben le considérait, soit qu'il fut naturellement méfiant, et pour cause, regarda soigneusement autour de lui, afin de s'assurer qu'il n'était pas suivi ; puis il se dirigea du côté de la ville.

Après avoir marché pendant un quart d'heure environ, il s'arrêta, puis entra dans un café voisin.

Grande fut la perplexité de Ben.

—Si j'entre, se dit-il, il se doutera que je le suis ; mais d'un autre côté, si, par hasard, le bar avait deux issues ?

Il fit alors soigneusement le tour de la maison, puis avisant quelqu'un qui s'apprêtait à entrer :

—Pardon, monsieur, lui dit-il, mais y a-t-il une autre porte à cette maison ?

—Du tout, mon ami, celle-ci est la seule, répondit l'individu. Mais pourquoi cette question ?

—Ah ! fit Ben, c'est bien simple. Je connais peu l'endroit ; et un de mes amis m'ayant donné rendez-vous ici et se trouvant en retard, je craignais de m'être trompé.

" Me voilà fixé," pensa Ben, puis il attendit.

Au bout de vingt minutes, environ, le personnage à la main marquée sortit, puis se remit en marche. Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, qu'il arrivait devant une petite maison de modeste apparence. Il souleva, un homme entr'ouvrit la porte en disant : " Est-ce vous, Simon ? entrez ! " puis tout rentra dans le silence.

Ben se mit à faire le tour de la maison. Il reconnut qu'une seule fenêtre était éclairée.

—C'est déjà beaucoup de voir, se dit-il, mais il faudrait entendre. Evidemment, ils ne se sont pas réunis ici pour enfiler des perles ; mais par où entrer ?

Au bout de quelques minutes de recherche, il aperçut une petite lucarne, qui devait évidemment appartenir à un grenier quelconque. A l'aide de ces traillages peints en vert, qui servent d'ornement à la plupart des maisons de campagne, Ben réussit à grimper et se trouva bientôt dans le grenier.

—Enfin, dit-il, voici le rat dans le fromage ; ouvrons les oreilles.

Se traînant, alors, avec précaution, il arriva à une petite ouverture destinée à laisser passer un tuyau de poêle, et qui avait été simplement recouverte en y collant du papier. Notre jeune ami y appuya son oreille et entendit la conversation suivante :

—Tout est-il prêt, Simon ? demandait l'un des deux interlocuteurs, celui que Ben n'avait jamais vu.

—A peu près, j'apporte les papiers, ils sont au complet.

—Voyons un peu ce qu'ils nous apprennent.

Il y eut un petit moment de silence, pendant lequel, sans doute l'interlocuteur de Simon fouilleta les documents que ce dernier venait d'apporter.

—Allons ! dit-il je vois que tout est bien complet.

—Oui, fit Simon, voici l'adresse du solicitor de Londres, l'acte de mariage de Julia, le certificat d'enterrement du mari. Cynthia n'aura qu'à se présenter avec l'anneau de mariage, et à jouer tranquillement son rôle. Grâce à sa ressemblance avec Julia, personne n'hésitera à reconnaître en elle Mme Crampton, et à lui délivrer le riche héritage qui l'attend.

—Cet excellent ami, Crampton, soupira l'autre homme, il nous a rendu un fier service, en se décidant à rendre Julia veuve, après nous avoir raconté dans l'intimité tous ses petits secrets de famille.

—Et sa sotte de femme, qui se cachait depuis plus de dix ans, et qui avait mieux aimé se séparer de son enfant et renoncer à réclamer la fortune de ses parents, que de s'exposer à voir tomber la fortune ou l'enfant entre les mains crochus de notre camarade, Crampton ! Nous a-t-elle assez servi à souhait avec ses cachotteries !

—Et la jolie petite couturière de la rue St. Constant, reprit l'interlocuteur de Simon. Quelle tête elle a dû faire, la pauvrete, quand elle s'est aperçue que ses papiers avaient été volés ! En voilà une qui aura pu se vanter d'être passée à côté de la fortune !

—Bah ! fit Simon, il lui reste ses dix doigts pour travailler. Cet héritage aurait dérangé son petit train-train. C'est un vrai service que nous lui rendons.

—Mais, j'y songe, reprit vivement Félix, (car tel était le nom du complice de l'homme à la main marquée) as-tu mis au moins le doigt en lieu sûr.

—Ne t'inquiète pas de cela, dit Simon ; on connaît les trucs. Il est ficelé, emballé et en route pour un endroit dont on ne revient pas. Je lui ai mis un poids trop lourd. *Il ne remontera jamais ?*

—C'est égal, continua Félix, je ne serai pas tranquille avant que tout ne soit fini. Tu aurais bien pu prendre l'anneau, sans arriver à cette extrémité ! Quant à la mort, tout le monde s'empoisonne, et le suicide aurait été facile à établir. Mais le surplus a fait un fameux vacarme. Pour mon compte, j'avoue que je veux bien voler ; mais le sang, la violence, je n'en suis plus ; et l'idée de me balancer, la corde au cou dans les airs, ne me sourit nullement.

—Tu en parles bien à ton aise, reprit aigrement Simon. J'aurais bien voulu t'y voir. Le doigt était tellement gonflé que la bague ne serait jamais sortie de bonne grâce. Et je n'avais pas le temps d'attendre. Ma foi, qui veut la fin veut les moyens.

—C'est un incident fâcheux, très fâcheux, insista Félix. Et puis il y a ce maudit espion de police qui me trotte dans la cervelle.

—Sois tranquille de ce côté-là. S'il revient voir la maison, il n'y trouvera rien et pour cause. J'y ai mis bon ordre. Et s'il continue à faire le malin, je lui réserve une prison, d'où je te garantis que Cynthia ne viendra plus le délivrer.

—C'est égal, reprit encore Félix, il est grand temps, plus que temps de mettre l'océan entre nous et ceux qui nous cherchent.

—S'il ne te faut que cela, répondit tranquillement Simon, tu seras servi à souhait. Il y a un bateau Allan, le... le *Peruvian*, je crois, qui part dans trois jours. Je retiendrai, demain, vos billets et tu t'embarqueras avec Cynthia.

—Eh bien ! et toi ?

—Oh ! moi, ne vous inquiétez pas de moi ! Tu as les papiers. Je t'enverrai Cynthia demain. Elle logera avec toi, dans cette paisible retraite, jusqu'au départ. Il vaut mieux que vos compagnons de voyage ne nous voient point ensemble. Je vous rejoindrai par un autre steamer.

Il y eut un instant de silence. Sans doute les deux complices mettaient les papiers en lieu sûr ; du moins c'est ce que pensa Ben, d'après deux ou trois mots, moins distincts cette fois, qui parvinrent incomplètement à son oreille. Dans tous les cas, Félix et Simon, étaient passés dans une autre chambre.

CHAPITRE VII

LE VOLEUR VOLÉ.

Le lecteur a, sans doute, deviné la stupéfaction et la joie de Ben, en entendant de son grenier cette conversation qui lui révélait à la fois le triple mystère sur lequel il ne cessait de méditer depuis vingt-quatre heures.

Ainsi, c'était la même bande ; et il y avait une relation intime entre son incarcération, le vol des papiers de Jenny et l'assassinat de Julia Russel.

C'était une inspiration providentielle qui l'avait conduit chez Joe Beef et qui l'avait poussé à suivre l'homme à la main marquée !

—Voyons un peu, se dit-il, à repasser toute cette affaire. Cette femme est assassinée. Le soir même, je suis enfermé par ce Simon, car je sais maintenant son nom, dans cette maison près du coteau St-Louis. Sans doute l'autre femme qu'ils appellent Cynthia et qui ressemble à la morte ne peut être que celle qui m'a offert si aimablement ses services pour me tirer d'affaire ; et il est clair que c'est ce Simon qui a volé les papiers de Jenny, immédiatement après le meurtre. Il y a encore un ou deux points qui restent obscurs pour moi. C'est égal, occupons-nous d'abord du moyen de reprendre les documents auxquels Jenny attache tant d'importance....

Ben en était là de ses réflexions quand un bruit de voix attira de nouveau son attention. Il avait dû, sans doute, faire un mouvement, car Félix dit aussitôt à son complice :

—N'as-tu rien entendu ? Il me semble qu'on a remué ?

—Quelle folie, dit Simon, il n'y a que nous ici ; et à moins que ce ne soit un rat, je ne sais point qui est-ce qui pourrait nous troubler ce soir. Décidément, mon pauvre garçon, la frayeur te tourne la tête.

Mais il se fait tard, ajouta-t-il, et il est temps que je m'en aille. Tu connais le nouveau rendez-vous.... ? Ben ne put entendre la fin de la phrase.

Les deux complices se souhaitèrent mutuellement le bonsoir. Félix reconduisit Simon jusqu'à la porte ; puis il rentra dans sa chambre.

Ben, toujours aux aguets, entendit encore aller et venir, pendant quelques instants, puis le bruit cessa tout à coup, et le silence de mort qui régnait dans l'habitation ne fut plus troublé que par un ronflement sonore et régulier.

—Bôn ! se dit Ben, il dort absolument comme s'il avait la conscience tranquille. À mon tour maintenant.

La tâche n'était pas très facile. La nuit était assez noire, et le grenier n'était éclairé que par un faible rayon de lune. Il fallait commencer par trouver une issue. Ben fit, à tâtons, et avec toutes les précautions imaginables, le tour du grenier. A force de recherches, il trouva une petite porte qu'il ouvrit ; elle donnait sur un escalier qui descendait évidemment dans l'intérieur de la maison. Notre jeune héros se souvint alors, fort à propos, qu'il avait un paquet d'allumettes dans sa poche ; il en alluma une et vit distinctement devant lui un escalier, dont une petite porte au bas fermait l'accès. Il se mit en devoir de descendre ; et, se laissant glisser le long des marches, il arriva à bon port. La petite porte, fort heureusement, n'était pas fermée, et l'ayant ouverte, il se trouva dans la maison. Il était dans un petit vestibule ; autour de lui se trouvaient plusieurs chambres. Laquelle prendre ? Les ronflements continus du dormeur achevant de le guider, il pénétra dans une pièce et recula aussitôt ; il venait d'apercevoir Félix étendu sur un sofa. C'était sans doute la pièce dans laquelle ils avaient causé tout à l'heure.

Les papiers doivent être dans l'autre, se dit Ben. Il se retira alors sur la pointe du pied ; le dormeur fit un mouvement ; Ben retint son souffle : mais ce ne fut qu'une fausse alerte ; le ronflement recommença. Ben jeta un dernier coup d'œil sur cette chambre ; elle était presque vide. Le sofa sur lequel dormait Félix, une table, deux chaises, un buffet en composaient tout l'ameublement.

Profitons de l'instant où ces deux hommes se trouvent face à face, pour apprendre au lecteur ce que c'était que l'individu qui se faisait appeler Félix.

Il était de Québec. Il avait commencé par être avocat, sans causes bien entendu, profession assez commune de nos jours ; puis il avait fini par devenir agent d'affaires plus ou moins véreuses ; et enfin, ayant été compromis assez sérieusement dans une ou deux entreprises, il avait pris le parti de s'en aller manger autre part l'argent qu'il avait si malheureusement gagné.

Mais quand on ne fait rien pour alimenter son revenu, et que l'on a des goûts dépensiers, l'argent coule vite. En quelques mois, tout fut mangé. Félix vint alors à Montréal, afin de trouver d'autres mines à exploiter ; ce fut là qu'il connut Simon. Ils se rencontrèrent pour la première fois dans un cabaret de bas étage ; et peu de semaines après, ces deux âmes, bien faites pour se comprendre, avait associé leur fortune.

Quant à Simon c'était tout simplement un affreux bandit, Kentuckien d'origine, et ayant fait connaissance, aux États-Unis, avec une grande maison où les individus de son espèce sont logés aux frais du gouvernement, sur la recommandation de douze jurés. Il avait appartenu, à New-York, à une bande de malfaiteurs, dont faisait partie, avec lui, un anglais nommé Jack Crampton.

Par quelle série de chûtes Jack Crampton, qui était issu, en Angleterre, d'une famille riche et honorable, était-il tombé jusqu'à ce degré d'opprobre ? Il serait trop long de le raconter ici. Disons seulement que la passion du jeu, l'ivrognerie et l'habitude des mauvaises sociétés avaient tout fait. Il existe, dans les bas-fonds des grandes villes, un plus grand nombre qu'on ne le croit communément de ces êtres déçus, auxquels tout souriait, au début de la vie, et qui ont pris le mauvais chemin.

Simon avait su que Jack Crampton avait épousé, dix-huit ans auparavant, dans le Middlesex, une jeune fille de la *gentry*, et que la jeune femme, torturée par cet indigne mari, abreuvée de dégoûts, en butte à d'incessantes demandes d'argent, n'avait cru pouvoir échapper à ses obsessions qu'en se cachant sous un faux nom, et en se séparant de son enfant. Crampton avait depuis longtemps dévoré la dot de la jeune femme, lorsque cette dernière vint à perdre ses parents et à devenir une riche héritière. Elle s'était jurée de ne pas laisser

dépouiller leur unique enfant ; et, pour mettre son héritage à l'abri, elle avait résolu de ne pas le réclamer et de ne pas faire acte d'héritière, tant qu'elle serait exposée aux recherches de son mari. Mais elle redoutait, par dessus toutes choses, de lui voir mettre la main sur leur petite fille, car elle le savait capable de tout, et elle était convaincue que cet enfant serait une arme entre les mains de son mari, pour la torturer elle-même et lui extorquer de l'argent, et peut-être pour pis que cela.

Elle avait donc confié sa fille à une vieille bonne en qui elle avait toute confiance, et elle l'avait envoyée au Canada, en lui confiant, avec une modique somme d'argent, les papiers nécessaires pour permettre à sa chère petite fille de faire plus tard reconnaître son identité, si le malheur voulait qu'elle devint orpheline avant l'âge de sa majorité.

Six mois avant l'époque où commença ce récit, Crampton, plus à bout de ressources que jamais, n'avait plus qu'un objectif unique : retrouver sa femme ou sa fille, et pratiquer sur elles, par n'importe quel moyen, une odieuse opération de chantage. Il s'était associé Simon, pour l'aider dans ses recherches, en lui promettant le partage des dépouilles de celle qui ne devait pas tarder, il l'espérait du moins, à être leur victime. Mais à la suite d'une rixe, dont la cause n'a jamais été bien éclaircie, Crampton était mort fort à propos, à Chicago, au moment où Simon venait précisément de découvrir la piste des fugitives ; et ce dernier s'était trouvé, ainsi, l'héritier des secrets et des ténébreuses machinations de ce mari infâme, de ce père dénaturé.

Simon avait alors conçu, pour s'emparer en une seule fois de la fortune qu'il convoitait, un plan audacieux et hardi, qui ne consistait à rien moins qu'à supprimer la veuve de Crampton et à lui substituer une fausse héritière. Mais pour l'exécution de ce plan, il lui fallait des complices, et il s'était adressé à Félix et à Cynthia.

À cette époque, Félix n'était pas, comme son associé, un criminel endurci. Ce n'était encore qu'un escroc. Mais il avait besoin d'argent, et il était sur la pente qui conduit au dernier degré. Simon n'avait pas eu de peine à lui faire accepter sa part dans l'œuvre de spoliation ; mais il n'avait pu le décider à concourir au meurtre qui devait en être le prologue. Félix, ayant été homme de loi, était un coquin qui entendait bien voler, mais qui ne voulait pas risquer sa tête.

Voilà à quels gens Ben avait affaire. On comprend maintenant quel terrible danger il avait couru, lors de son incarcération dans la maison du Côteau Saint-Louis ; et, à cette heure même, il était sans doute bien heureux pour lui, que Félix ne se réveillât pas ; car, qui sait, en dépit de ses préjugés contre le meurtre, à quelles résolutions extrêmes le bandit acculé eut pu s'abandonner ?

Ben passa dans la chambre voisine, et ayant trouvé une lampe, il l'alluma.

Ici, un autre spectacle s'offrit à sa vue. La pièce était toute bouleversée comme à la veille d'un voyage ou d'un déménagement. Deux malles, à moitié remplies, des armoires ouvertes et complètement vides ; puis, sur une table, au milieu d'un tas de bibelots, tels que cravates, gants de femme, etc., un petit coffret sur lequel les yeux de Ben s'arrêtèrent immédiatement.

Le coffret était fermé à clef. Mais les serrures de cette sorte de meubles se ressemblent toutes ; et Ben avait précisément dans sa poche le trousseau de clefs si heureusement arraché, le matin, aux mains de sa jolie et imprudente geôlière.

Par bonheur, une des clefs ouvrait le coffret ; et Ben faillit pousser une exclamation de joie, qu'il retint fort heureusement au fond de sa gorge. Dans ce coffret, était renfermée une liasse de papiers sur lesquels notre héros n'eut qu'à jeter les yeux, pour reconnaître immédiatement ceux qu'il cherchait.

Ben déplaça le paquet, mit soigneusement les papiers dans la poche de sa jaquette, replia non moins soigneusement l'enveloppe après l'avoir remplie avec de vieux journaux, et la remit dans le coffret, qu'il ferma scrupuleusement ; puis il se mit à poursuivre le cours de ses investigations.

Mais il ne découvrit rien de particulier ; et il se borna simplement à constater que ces deux chambres seules étaient occupées, plus une petite cuisine ; et que le reste de la maison était complètement vide.

Alors, Ben jugea inutile de prolonger la situation critique dans laquelle pouvait le jeter le réveil de Félix. Il éteignit la lampe qu'il avait allumée et se dirigea vers la porte, à pas de loup et en retenant sa respiration. En quelques minutes il fut dans la rue.

— Mais j'y songe, se dit-il, après avoir inspecté l'extérieur de la maison, de façon à la reconnaître plus tard au grand jour ; à cette heure-ci, il n'y a plus de traverse. Que faire ?... Parbleu ! ajouta-t-il gaiement, le pont Victoria n'a pas été fait uniquement pour les canards ; et il se mit en devoir de prendre ce chemin.

Le trajet fut long ; mais la nuit était belle, et Ben, heureux d'ailleurs de ce qu'il venait d'apprendre, était disposé à voir les choses du bon côté. Il réfléchit à ce qu'il ferait le lendemain. Sa première visite serait pour Jenny. Comme elle allait être contente de retrouver ses papiers perdus ! Puis ensuite, il irait chez Lafortune ; car, pensait-il, il est grand temps de se mettre à l'affût, et si nous attendions plus longtemps, le gibier pourrait bien nous passer entre les jambes.

Il était très tard quand il rentra chez lui. Son premier soin fut de se jeter sur son lit, et il ne tarda pas à s'endormir avec la quiétude que donnent une bonne conscience et une journée bien remplie.

CHAPITRE VIII

AU FEU ! AU FEU !

Il faisait nuit, déjà. Les rues commençaient à devenir désertes. De rares passants attardés rentraient chez eux, d'un pas pressé, lorsque les cris au feu ! au feu ! mirent en émoi une partie de la population du coteau Saint-Louis.

Le tocsin se mit à sonner ; les pompes se mirent en branle, et tout ce qui ne dormait pas, à cette heure, se précipita vers le lieu du sinistre.

Notre ami Lafortune, qui était précisément en train de rentrer chez lui, fut un des premiers arrivés. La maison qui brûlait est déjà bien connue de nos lecteurs. C'est celle où le pauvre Ben avait failli passer un si vilain moment. Les cris devenaient de plus en plus forts, quand une femme s'approchant de Lafortune lui dit : « Est-ce qu'on ne va pas essayer de pénétrer dans la maison ? Cela presse, monsieur, car je crois qu'il y a du monde dedans. »

En effet, l'incendie commençait à prendre un caractère inquiétant. Des flammes rougeâtres que le vent faisait vaciller sortaient des fenêtres et léchaient l'extérieur de la maison ; les poutres craquaient, sous l'effort du feu ; les vitres se brisaient, sous l'influence de la chaleur ; et au milieu de la nuit noire, ce vaste brasier offrait un spectacle vraiment terrifiant.

Cependant le cri « les voilà ! les voilà ! » circula dans la foule. Les pompes venaient d'arriver, mais il était trop tard. Au même moment, la maison s'effondra. Il n'y eut plus qu'un vaste brasier ; et quand deux ou trois heures plus tard, il eut été éteint sous l'effort des pompes, il ne restait déjà plus, sur le sol, que quelques rares débris noirs et fumants.

Lafortune, guidé par la curiosité, se rapprocha de la femme qui lui avait adressé tout à l'heure la parole, et lui demanda quelques renseignements sur la maison et sur les gens qui l'habitaient. Puis il ajouta :

— Vous vous étiez trompée ; car on n'a point entendu de cris venant de la maison ; elle devait être vide.

— Cela m'étonne, monsieur ; car je me rappelle pas avoir vu sortir les locataires.

— Savez-vous qui ils étaient ?

— Non, cette maison avait été louée par trois personnes, deux hommes et une femme assez belle et encore jeune ; elle habitait toujours cette maison, avec le plus âgé des deux hommes ; l'autre ne venait que de temps en temps ; il passait un jour ou deux avec eux, puis il s'en retournait. On ne sait pas bien

a'ou ils venaient. Ils avaient loué la maison, seulement pour deux mois ; une fin de bail ; et ils avaient payé d'avance. Voilà tout ce qu'on savait sur eux.

Lafortune remercia la bonne femme de ses renseignements, puis avant de s'en aller, il alla examiner ce qui restait de l'incendie.

Il n'y avait plus, nous l'avons déjà dit, qu'un amas de cendres et quelques débris fumants, quand, tout-à-coup, Lafortune poussa une exclamation. Il venait d'apercevoir un objet brillant au milieu des décombres. Il s'avança et il reconnut deux ou trois objets tordus, en métal, qui devait être sans doute quelques débris de becs de gaz ou de flambeaux, puis, parmi ces objets, quelque chose qui aurait sans doute passé inaperçu, pour tout autre que pour notre ami Lafortune : c'étaient trois boutons en métal ; il les ramassa non sans quelque peine, il les trempa dans le ruisseau ; puis, avoir les avoir longuement examinés, il sortit de sa poche le bouton qui y était enfermé depuis le veille au soir, et il reconnut que c'était exactement les mêmes.

—Bon ! fit-il, y a quelque chance pour que ces boutons appartiennent à la même individu qui a déjà perdu le premier. Mais diable ! s'il a pris soin de mettre à son lot des boutons neufs, ma piste va se trouver perdue ! Il faudrait maintenant savoir qui habitait cette maison, et s'assurer, demain, lorsqu'il fera jour, que le propriétaire de ces boutons n'a point péri au milieu des flammes.

Ayant enfoui sa trouvaille dans sa poche, Lafortune se décida à rentrer chez lui ; et le lendemain, aussitôt qu'il fut éveillé et habillé, il s'empressa de sortir, dans le but de continuer ses recherches. Il allait se diriger vers une station de voitures, quand il aperçut précisément au milieu de la rue, un cocher qui, après avoir sans doute déposé un voyageur, se disposait à s'en retourner. Lafortune le héla.

—Etes-vous libre, cocher ?

— Libre comme l'air, oui, mon bourgeois, répondit le cocher, en ouvrant vivement la portière, du côté où se trouvait Lafortune.

Celui-ci s'élança dans le véhicule, après avoir donné des indications au cocher ; puis, il s'assit, quand tout à coup, il se releva brusquement.

Il venait de se heurter à quelque chose de dur. Il regarda ce que c'était et reconnut un paletot.

—Que le bon Dieu bénisse le cocher pensa-t-il, il devrait bien fourrer sa garde-robe ailleurs. Et prenant le paletot, il le mit devant lui, sur les coussins de la voiture. Il aperçut alors, par hasard, que la garniture de boutons était en bronze ; et il les regardait machinalement, quand il ne put retenir un cri de surprise et de joie. Il venait de reconnaître le même modèle, que les quatre boutons qu'il avait déjà en poche.

—Je suis fou, se dit-il ; ces boutons me tournent l'esprit ; car enfin, ils ne sont pas uniques au monde.

Tout en faisant ces réflexions, il continuait ses investigations ; mais cette fois, par exemple, il s'agissait de quelque chose de tout à fait singulier. La garniture du paletot se composait sur le devant de quatre boutons en métal, mais tout à fait différents des deux qui se trouvaient derrière. Ces derniers étaient précisément les pareils à ceux que Lafortune possédait.

Cette fois, se dit-il, voici ce qui est arrivé : je tiens certainement un fil indicateur. Le propriétaire de ce paletot a perdu un bouton dans la chambre où a été assassinée Julia Russel ; ce que voyant, sa ménagère a sans doute voulu le lui recoudre le soir ; et, n'en ayant pas de pareils, elle a tout simplement changé les quatre boutons de devant, sans songer à ceux de derrière. Ce sont ces boutons, qui ont été jetés et que j'ai retrouvés dans l'incendie. C'était là sans doute qu'il habitait !

Mais, au fait, ajouta-t-il, ce cocher vient évidemment de le conduire quelque part ; il pourra, sans doute, me donner quelques renseignements.

En ce moment la voiture s'arrêta. Lafortune mit le paletot sur son bras et descendit ; puis il paya généreusement le cocher.

—Où donc vous ai-je pris, cocher ?

—Mais, rue Notre-Dame, bourgeois.

—Oui, mais vous étiez arrêté devant une maison. Quel numéro portait-elle ?

—2208, répondit l'automédon, tout en regardant de travers son interlocuteur. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

—J'ai besoin d'avoir quelques renseignements, reprit Lafortune ; et si vous voulez me les donner, tenez : voici de quoi boire à ma santé, acheva-t-il, en lui glissant une piastre dans la main.

—Demandez, demandez, mon bourgeois ; je suis tout à votre service, reprit le cocher, à qui cette dernière offre avait complètement délié la langue.

—Où avez-vous pris l'individu qui était tout à l'heure en voiture ?

—Au milieu de la rue ; il m'a appelé comme vous, tout à l'heure ; puis m'a dit de le conduire au No. 2208 de la rue Notre-Dame. C'est là que je l'ai laissé et que vous m'avez pris.

—Comment était-il ?

—Gros, assez grand, paraissant très fort ; et surtout une main énorme, avec du poil dessus. Je l'ai même remarqué, parce que la porte de la voiture était très dure à ouvrir ; je ne pouvais pas y arriver ; alors il m'a regardé en riant, et avec deux doigts, il l'a ouverte du premier coup ; c'est alors que j'ai vu sa main.

—C'est bien ; je vous remercie, mon ami, fit Lafortune ; et, lui glissant encore quelque menue monnaie dans la main il allait entrer dans la maison à la porte de laquelle il était descendu, quand une réflexion l'arrêta.

—Non, se dit-il, j'aurai toujours le temps ; battons le fer pendant qu'il est chaud ; et changeant de route, il se dirigea vers le No. 2208 de la rue Notre-Dame, afin d'établir une surveillance autour de la maison, dans laquelle était entré l'individu que venait de lui dépeindre le cocher.

CHAPITRE IX

JENNY EST AU COMBLE DE SA SURPRISE

Lorsqu'il s'éveilla, le lendemain de sa longue et dangereuse expédition, notre ami Ben constata avec effroi que la matinée était déjà fort avancée.

La course à pied de la veille et tous les événements qui s'étaient écoulés, depuis quelques jours, l'avaient brisé ; et il avait donné au sommeil plus de temps que de coutume, plus de temps surtout que ne le comportait la quantité de choses importantes qu'il avait à accomplir, dans cette journée.

Après avoir avalé à la hâte le petit repas que lui avait préparé sa bonne mère, Ben lui dit adieu et l'embrassa, en lui recommandant de ne pas s'inquiéter si, comme la veille, il rentrait tard. Puis il sortit et se dirigea d'un pas joyeux vers la demeure de Jenny.

Quand il entra, cette dernière était à l'ouvrage et achevait même, en ce moment, un frais costume de jeune fille. La tunique, en satin bleu très pâle, s'ouvrait sur une jupe entièrement garnie de jolis volants de dentelles. Les doigts mignons de la jeune ouvrière, courant ainsi au milieu de ces étoffes riches et délicates, semblaient se trouver dans leur élément, et chiffonnaient avec une grâce infinie les flots de satin et de dentelles.

—C'est toi, Ben, dit la jeune fille, en se retournant au bruit que fit la porte.

—Je les ai ! Je les ai ! criait Ben, en agitant triomphalement au-dessus de sa tête un petit paquet.

Jenny reconnut de suite une liasse de papiers, et elle poussa à son tour un cri de joie.

—C'est clair à moi, hein ! reprit Ben. Tu ne les es pas attendus longtemps ! Mais, aussi, j'ai en un de ces veines ! Enfin, je te raconterai cela plus tard.

Pendant que Ben parlait, la physionomie de Jenny, si radieuse d'abord, se rembrunissait au fur à mesure qu'elle feuilletait les papiers, puis tout à coup elle s'écria :

—Mais, ce ne sont pas les miens ! mon pauvre Ben ! ce sont ceux d'un autre !

—Ce n'est pas possible, dit Ben, je les ai pris d'après les indications les plus précises. Et prenant des mains de Jenny les documents en question, il y jetait les yeux, quand la jeune fille s'écria :

—Et puis, il y en a le double.

—Ça, c'est plus extraordinaire, dit Ben. Peut-être y en a-t-il d'autres, reprit-il, mais les tiens y sont, dans tous les cas. J'en suis sûr ; et la preuve, la voilà ! fit-il, en tendant à sa fiancée deux pièces qu'elle reconnut aussitôt. L'une était son acte de baptême, l'autre, la note manuscrite qui indiquait l'adresse du solicitor et les démarches à faire pour toucher l'argent.

—Mais, et les autres, alors ?

—Eh bien ! ils ont fait des petits, dit Ben, à qui la gaieté était revenue. C'est bizarre, fit-il, après les avoir examinés ; ils ont rapport à ton affaire ; on dirait que ce sont les mêmes qui se sont dédoublés ! En tous cas, les tiens y sont : le mystère se découvrira plus tard, dit Ben, qui, entrevoyant la vérité, ne voulait pas s'expliquer plus clairement, en ce moment-là.

Mais dis-moi, ajouta Ben, rêveusement ; quel rapport y a-t-il donc entre ta mère... qui, sans doute n'est pas morte (et ici il eut une hésitation et un faible soupir)... entre ta mère que tu croyais vivante, il y a trois jours encore, et cette riche succession dont tu m'as parlé, comme si tu étais orpheline ?

—Je ne sais de cette succession, si elle est riche ou pauvre ; et je l'abandonnerais avec tant de joie pour un baiser de ma mère, que je n'y ai jamais beaucoup arrêté ma pensée. Je sais seulement qu'au moment où ma mère s'est séparée de moi, elle pleurait beaucoup, et que ce n'était pas de bon gré qu'elle me quittait, m'a dit ma vieille Agathe : il paraît que nous courions toutes deux un grand danger... un danger qui est lié, sans que je sache comment, à cet héritage, et qui ne devait cesser qu'à mon mariage ou à ma majorité. Nous étions menacés par de méchantes gens qui nous recherchaient pour nous faire du mal ; et ma mère m'a confiée à Agathe, en lui recommandant de se cacher, et en disant qu'elle reviendrait, quand le danger serait passé, et que si elle ne revenait pas, je trouverais dans ces papiers le moyen de me faire rendre la fortune et le nom de mes parents. Il y a bien longtemps de cela et ma mère n'est pas revenue ; et cependant je sens là quelque chose qui me dit qu'elle n'est pas morte, que de loin elle veille sur sa fille, et que peut-être je ne tarderai pas à la revoir.

Ben n'avait pu entendre sans une cruelle émotion, l'expression de cette naïve assurance qui avait été si longtemps fondée et que, selon toute vraisemblance, le crime de l'hôtel Saint-André venait d'anéantir à jamais.

—Dis-moi encore, reprit-il d'une voix presque tremblante : Sais-tu quel est le véritable nom de ta mère ?

—Tout ce que je sais, répondit la jeune fille, se trouve dans cette lettre qui me vient d'elle et que j'ai tant de fois mouillée de mes larmes.

Et Jenny feuilletant rapidement la liasse de papiers étendue sur la table lui tendit une lettre usée et noircie que Ben lut tout haut, en tenant son amie par la main.

Cette lettre était ainsi conçue :

Ma bonne Agathe, je ne sais quand nous nous reverrons, ni si la Providence me prendra en pitié et permettra que nous nous revoyions jamais. Je me sens entourée d'espions, et une démarche imprudente pourrait être fatale à l'enfant chéri que nous sommes parvenus à cacher à tous les yeux. Je t'envoie quelques papiers indispensables pour assurer l'avenir de Jenny, dans le cas où je viendrais à mourir, sans avoir pu la serrer encore une fois dans mes bras.

Retiens bien ceci. Si tu ne veux pas t'exposer aux dangers que j'ai voulu conjurer, à tout prix, ces papiers doivent rester ignorés jusqu'après son mariage ou sa majorité. Lorsque cette époque sera arrivée, si elle ne m'a pas revue, c'est que je serai morte. À l'aide des pièces que je t'envoie, il lui sera facile d'entrer en possession de la fortune qui lui appartient et qui aura été la cause des malheurs de sa mère infortunée.

JULIA CRAMPTON.

Julia Crampton ! s'écria Ben, avec une expression si étrange que Jenny ne put s'empêcher de tressaillir.

—Qu'as-tu donc, Ben ?

—Rien, ma chérie. Seulement, ce nom que j'ai déjà entendu prononcer quelque part m'a rappelé une vieille histoire, qui ne se rapporte peut-être pas à toi, mais sur laquelle il faut que je me renseigne, dès en sortant d'ici. Je te quitte pour travailler pour toi ; mais cette fois tâche de mettre tes papiers en un lieu plus sûr, car je ne voudrais pas recommencer souvent mon équipée de cette nuit. Mais pour toi ma Jenny, je suis capable de tout entreprendre !

—Sois tranquille : maintenant ils ne me quitteront plus : et de cette façon, à moins de me perdre moi-même, je suis sûr qu'on ne me les volera pas.

—...C'était bien Julia Crampton, le nom que j'ai entendu cette nuit ! Pauvre, pauvre Jenny ! murmura Ben, en descendant l'escalier, pendant que Jenny, ignorant la fatalité qui pesait sur ce nom, s'abandonnait à la joie d'avoir retrouvés papiers perdus, et souriait à la jolie robe qu'elle venait d'achever.

En quittant la rue Saint-Constant, Ben se dirigea vers la demeure de Lafortune. Nous n'étonnerons pas beaucoup le lecteur en lui disant qu'il n'y trouva personne. Il ne put obtenir des voisins, que le renseignement déjà donné la première fois.

—Cela ne fait pas du tout mon affaire, se dit Ben. Que vais-je devenir ? Et Félix qui part après-demain pour Londres ! Il faut absolument l'arrêter ! Ainsi, continua-t-il, depuis le lendemain du crime, M. Lafortune n'a pas reparu. Voilà qui commence à être inquiétant ! Je commence vraiment à craindre qu'il n'ait été victime d'un guet-apens. Avant de rien décider, commençons d'abord par faire une visite à la maison de Simon, puis j'aviserai.

Si Ben n'avait pas été aussi préoccupé, par la vive contrariété que lui causait l'absence de Lafortune, il aurait remarqué, suivant la rue Saint-Denis en sens inverse et descendant du côté de Saint-Louis, où notre jeune policier se rendait, un homme qui, aussitôt qu'il l'eût aperçu, se précipita dans une rue transversale pour ne pas être reconnu.

Cet homme n'était autre que Lafortune, que nous avons laissé partant à la recherche de l'homme au paletot et qui tenait à ne pas être vu de Ben.

—L'heure n'est pas venue, se dit-il, et malgré toute ma confiance dans cet enfant, je ne dois m'exposer à laisser suivre ma piste par une âme qui vive. Il faut, pour quelque temps encore, continuer à poursuivre mes recherches dans l'ombre et le silence.

Nous verrons, par la suite, qu'il eut peut-être été fort heureux que Ben et Lafortune se fussent rencontrés et eu sent pu se communiquer mutuellement ce qu'ils savaient.

Quelle ne fut pas, cependant, la stupéfaction de notre jeune policier, quand, en arrivant devant la maison de Simon, il s'aperçut qu'elle n'existait plus. Le lecteur sait déjà qu'elle avait été complètement anéantie par les flammes. Le premier moment d'étonnement passé, Ben se rappela cette phrase de Simon, dans la petite maison de Longueuil, phrase dont il n'avait pu alors mesurer toute la portée. *« Si l'on revient voir la maison, il n'y trouvera rien et pour cause ! »*

Evidemment, Cynthia et Simon avaient dû mettre le feu à la maison, avant de la quitter, de façon à éviter ainsi toute recherche.

—C'est assez habile, se dit Ben ; mais fin contre fin ! Rira bien qui rira le dernier ! et prenant ses jambes à son cou il s'élança dans une autre direction.

CHAPITRE X

CYNTHIA.

Il y a, au numéro 2208 de la rue Notre-Dame, une petite maison meublée, d'assez modeste apparence.

Dans une des chambres du second étage, un homme et une femme sont assis devant une table, en train de prendre le thé.

Présentons d'abord l'homme à nos lecteurs.

Nous ne nous appesantirons pas longtemps sur lui, car à sa taille énorme, à ses mains plus énormes encore, on aura

reconnu du premier coup celui qui se fait appeler Simon, l'auteur du crime de l'hôtel Saint-André.

La femme n'est autre que Cynthia ; et, comme Ben l'avait deviné c'est elle que nous avons entrevue au commencement de ce récit, dans la maison du côté de Saint-Louis.

Elle est encore belle et relativement jeune. Elle est brune, grande, élancée, elle a de fort beaux yeux, de jolis cheveux ; son ensemble est assez agréable ; ses manières et son éducation décèlent un genre de vie peu en rapport avec celui de ses compagnons. On y sent la femme habituée au luxe. Quoique simple, sa tenue du matin est fort élégante : un peignoir crème, s'ouvrant sur une blouse foncée, en surah garni de dentelles, et semée de nœuds roses. Cette toilette sied fort bien à son genre de beauté. Son beau bras bien modelé sort d'une manche ouverte jusqu'au coude. Elle offre un mélange de femme du monde et d'actrice.

Le lecteur sera sans doute surpris de trouver une telle femme associée à deux scélérats, comme le sont Félix et Simon. Voici en deux mots quelles sont les circonstances qui ont amené ce bizarre assemblage.

Le père et la mère, Canadiens-français d'origine, étaient ouvriers tous deux : ils avaient trois enfants déjà grands, quand Cynthia vint au monde. Cette petite fille, qui promettait d'être fort jolie, dès le berceau, fut l'objet de leur plus constante sollicitude. Il n'était pas rare de voir des femmes jeunes et élégantes interrompre leur promenade et descendre de voiture, pour caresser cette jolie enfant. Comme on le pense bien, elle ne rentrait pas les mains vides elle rapportait toujours quelque chose au logis, de petits objets de toilette ou quelque menue monnaie.

Cynthia grandit ainsi et devint de plus en plus jolie. Ses parents, trouvant la condition d'ouvrière tout à fait indigne d'une personne aussi accomplie, résolurent de la diriger d'un autre côté. Elle avait une charmante voix. Un de ces hommes, dont le métier consiste à recruter de jolies filles, chantant bien, vain d'en faire des actrices, l'ayant un jour entendue, fut frappé de sa beauté, et proposa aussitôt aux parents un marché qui fut immédiatement conclu.

Cynthia, comme autrefois la Patti, fut emmenée par cet étranger, qui lui fit donner des leçons ; et au bout de quelque temps, elle débuta dans un petit théâtre de New-York. Comme elle était fort jolie, elle eut du succès ; et son *cornac* lui prédit qu'elle ne tarderait pas à être reconnue pour une des reines de l'opérette. En attendant la réalisation de cet heureux horoscope, elle était déjà payée au prix des étoiles de seconde grandeur, qui est encore un bon prix, dans ce temps, où les chanteurs et les chanteuses sont mieux payés que les ministres et même que certains présidents de république.

Cynthia vivait au milieu du luxe et dépensait sans compter, lorsqu'un jour elle prit du froid, se soigna mal et contracta une grave maladie de poitrine, à la suite de laquelle elle perdit complètement la voix.

Forcé lui fut de renoncer aux rôles de *prima dona*. Elle n'était déjà plus de la première jeunesse : sa beauté avait souffert de cette longue maladie ; enfin, comme on dit vulgairement, elle avait fait son temps, et il ne lui restait de ses rêves de fortune et de grandeur que l'habitude du luxe et des plaisirs, et un nombre incalculable de dettes.

Alors elle essaya de se cramponner au théâtre qui ne voulait plus d'elle. Alors aussi commença pour elle ce long calvaire que tant d'autres ont suivi, cette décadence chaque jour plus irrémédiable d'une artiste qui a perdu sa beauté et son talent. Elle essaya des tournées et réussit à gagner quelque argent, grâce à une gigantesque réclame, en battant monnaie sur son ancienne renommée. Mais ces essais ne se renouvelaient pas deux fois. Il lui fallut tomber dans une troupe de sixième ordre dont le directeur fit banqueroute, en laissant ses pensionnaires sans ressources. En quelques mois, elle passa du luxe le plus éclatant à une profonde misère.

Il fallut tout vendre, voitures, bijoux, toilettes, excepté cependant ce qui lui était nécessaire ; entre autre ce peignoir

dans lequel nous l'avons présentée au lecteur ; c'était une épave échappée au naufrage. Bref, quand tout fut vendu et le produit de la vente dissipé, elle ne savait plus que devenir. C'est à ce moment que Simon la rencontra aux États-Unis.

Ce dernier était occupé à combiner les moyens de se défaire de Julia Russel et de s'approprier sa fortune. Il fut frappé de la ressemblance de Cynthia avec la femme de son ancien associé, et il résolut d'en faire sa complice.

Cynthia n'en était point encore arrivée au point, où une femme qui n'a jusque-là que des légèretés à se reprocher devient capable d'accepter de sang-froid l'idée d'un crime. Mais Simon fit jouer avec beaucoup d'habileté les soins empressés que Félix prodigua sincèrement d'ailleurs à cette étoile déchue. Félix et Cynthia s'était plu, la première fois qu'ils se virent, et Félix nedemandait qu'à associer sa fortune et sa vie à celle de la jeune femme. On sait que sa fortune était attaché à l'héritage de Julia. Les deux complices ne dirent à Cynthia que ce qu'il fallait lui dire. Ils lui expliquèrent que son rôle se bornerait à prendre la place d'une femme disparue. La perspective de ressaisir la richesse dont elle ne pouvait plus se passer la décida à écouter leurs pernicieux conseils ; et une fois entrée dans l'engrenage elle devait aller jusqu'au bout. Pauvre Cynthia ! Comme on l'eut étonnée, aux jours de sa splendeur, si on lui eut dit qu'elle se trouverait un jour, dans une chambre d'hôtel, en tête à tête avec Simon, en association réglée avec deux hommes dont l'un était un escroc de profession et l'autre un assassin !

— Eh bien, dit-elle tout à coup à Simon, avez vous fait hier ce que vous aviez décidé ?

— Oui, ma chère, notre petite combinaison a réussi au delà de toute espérance. Avant de sortir de la maison, j'ai rassemblé, dans la chambre que tu sais, un fagot avec de la paille et du papier ; puis j'ai mis autour tout ce qui pouvait brûler le plus vite. J'ai jeté une boîte d'allumettes au milieu ; et voilà ! Quand on s'est aperçu que la maison brûlait, le premier étage était déjà en cendres. Le feu purifie tout, ajouta-t-il avec un gros rire ; et on sera d'autant moins disposé à rechercher notre trace que, dans le quartier, tout le monde est persuadé que nous avons été pris par le feu, au milieu de notre premier sommeil, et que nous ne sommes plus maintenant qu'un amas d'os calcinés.

— Ne craignez-vous pas que quelqu'un ne nous reconnaisse ?

— Non, dit Simon. Il y a bien ce maudit policier que tu as laissé échapper si malheureusement, et qui rodait encore ce matin autour de l'incendie. Mais patience, je lui prépare un tour de ma façon ; et puisqu'on ne peut pas le faire tenir tranquille de bonne grâce, on lui coupera le sifflet autrement. Quand à toi, Félix t'attend, aujourd'hui même, dans la petite maison de Longueuil, où tu resteras enfermée jusqu'au départ. Et après demain, vogue la galère ! Les oiseaux seront envolés !

— N'avez-vous rien de plus à me recommander, dit Cynthia.

— Non, ma chère. Félix a les papiers. Tu sais ton rôle sur le bout du doigt. Il ne reste plus qu'à marcher. Tu t'en iras avec lui et je vous retrouverai prochainement à Londres. Tu vas y jouer ta dernière pièce ; une pièce qui nous rendra assez riches, pour nous permettre de nous retirer des affaires et de vivre de nos rentes comme d'honnêtes bourgeois.

— Bien, dit Cynthia, le temps de boucler ma valise et je vais reprendre Félix.

— Eh bien ? au revoir, il faut que je sorte moi aussi. Et Simon s'approcha du porte manteau, prit son chapeau et parut chercher...

— L'as-tu vu, Cynthia, mon paletot ?

— Non, mais vous ne l'aviez pas quand vous êtes entré.

— Bon ! fit-il, me voilà bien ! Je l'aurai laissé dans la voiture. Une chance que je sois prudent et qu'il n'y ait rien dans les poches ! C'est égal, c'est idiot tout de même. J'en achèterai un autre, sans compter que celui-là était un peu vieux ; et des gens qui vont réclamer une succession aussi importante doivent être mieux nippés.

Il sortit alors et ferma la porte derrière lui. Aussitôt que Cynthia fut seule, elle se mit en devoir de rassembler les



.....Si tu savais combien j'ai pensé à toi, lorsque je croyais ne plus te revoir. Je te voyais alors seule, sans soutien et...
 Jenny veux-tu être ma femme?

quelques objets qui lui appartenait et de changer de toilette, afin d'aller rejoindre Félix

CHAPITRE XI UNE ÉTRANGE IDÉE

Nous avons laissé Ben quittant le lieu de l'incendie. Il se dirigea alors du côté de l'hôpital. Il poursuivait, sans doute, une idée fort intéressante : car il paraissait soucieux et préoccupé. Tout d'un coup sa figure s'illumina. Il venait probablement de trouver ce qu'il paraissait chercher depuis un mo-

ment. Arrivé à la porte de l'hôpital, il sonna et s'informa si le médecin de service, M. Ducoudray, était arrivé.

—Pas encore, lui répondit le portier, il n'est pas arrivé, mais il ne saurait tarder, car voici l'heure de la visite.

Ce dernier achevait de parler, quand une voiture s'arrêta devant la porte. Le docteur en descendit, et, apercevant Ben :

—Tiens, c'est toi, mon garçon, est-ce que tu veux entrer à l'hôpital ? Je pense que ta guérison ne serait pas difficile, car tu as une mine superbe. Est-ce à moi que tu veux parler ?
 Ben répondit affirmativement.

Alors le docteur le fit entrer dans son cabinet et lui dit d'attendre qu'il eût fini sa visite ; il pourrait ensuite l'écouter à son aise. Ben entra et le docteur pénétra dans l'intérieur de l'hôpital.

Pendant qu'il attendait ainsi, Ben parut inspecter avec une vive curiosité les différents objets qui garnissaient le cabinet, tels que crânes, tibias, squelettes, bocaux pleins d'esprit de vin, instruments de chirurgie, livres, etc.

—Cela doit lui être facile, pensa-t-il, de me procurer ce dont j'ai besoin. Mais il faut que ce soit demain, car autrement il serait trop tard. C'est demain qu'il faut prendre le lièvre au gîte. L'occasion est trop belle ; et il ne faudrait pas donner au gibier le temps de s'échapper.

Il en était là de ses réflexions, quand M. Ducoudray rentra.

C'était un homme très sympathique et fort aimé que cet excellent docteur. D'une taille au-dessus de la moyenne, et bien prise, une belle tête, de beaux yeux noirs et profonds, une forêt de cheveux noirs et naturellement bouclés, un charmant sourire, une physionomie ouverte et franche ; toutes ces qualités extérieures prévenaient, au premier abord, en sa faveur. Il avait toujours ce que l'on peut appeler une tenue correcte ; vêtu de noir de la tête aux pieds, linge d'une blancheur éclatante, chapeau haute forme, tout était à l'unisson.

—Hé bien, qu'il y a-t-il, mon garçon ? fit-il en entrant.

Il faut ajouter que le docteur connaissait Ben depuis l'enfance ; il l'avait mis au monde ; il avait toujours soigné sa famille, et il avait conservé pour ce sympathique jeune homme une affection quasi paternelle.

—Il s'agirait de me rendre un grand service, docteur. J'aurais absolument besoin, d'ici à demain matin, d'un doigt de femme fraîchement coupé, l'annulaire de la main gauche.

—Ah ! ah ! fit le docteur, tu vas bien ! Mais au fond, ajouta-t-il en riant, es-tu de la police ? Je donnerais ma tête à couper que tu cherches à découvrir les auteurs de cet assassinat mystérieux dont parlent tous les journaux. Est-ce qu'il ne s'agissait pas aussi d'un doigt coupé.

Ben allait ouvrir la bouche pour protester, lorsqu'il son interlocuteur l'interrompit.

—C'est inutile, mon garçon ; je ne te demande pas tes secrets ; et je ferai très volontiers pour toi ce que tu me demandes. Tiens, il y a justement le numéro 18, une fille de vingt ans qui est morte ce matin d'une angine. On doit la transporter ce soir à l'amphithéâtre. Tu auras demain ce qu'il te faut. Viens ici, demain matin ; en admettant que je sois sorti, j'en ferai un petit paquet que le concierge te remettra. Et maintenant bonne chance mon ami, fit-il en riant. Ah ! tu m'as dit l'annulaire de la main gauche, n'est-ce pas ? Et, tirant un carnet de sa poche, il se mit en devoir d'écrire ; puis il sortit en disant : " J'ai déjà tant de choses dans la tête que je craindrais de t'oublier.

Ben le suivit et rentra chez lui.

Il avait besoin de repos et de calme, pour combiner habilement son plan d'attaque.

Il passa donc une grande partie de la soirée à réfléchir à ce qu'il avait à faire ; puis il se coucha et dormit au moins aussi bien que François Ier, la veille de la bataille de Marignan.

CHAPITRE XII

LE PALETOT PERDU

Il y avait déjà deux heures que Lafortune, caché dans le retrait d'une grande porte, surveillait le numéro 2208 de la rue Notre-Dame, quand son attente fut enfin réalisée.

Il vit sortir de la maison qui portait ce numéro un homme qui paraissait répondre exactement au signalement que le cocher venait de lui tracer. Signe caractéristique ; cet homme, malgré le froid assez vif, ne portait point de paletot.

Lafortune songeait à ce qu'il convenait de faire, quand une idée lumineuse lui traversa l'esprit. Il avait toujours le susdit paletot sur son bras.

—Si j'entraais dans cette maison, se dit-il, et si je rapportais moi-même ce vêtement, comme l'ayant trouvé dans une voi-

ture ? Cet individu a peut-être une famille. Dans tous les cas, s'il n'y a personne, j'en serai quitte pour repasser.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Lafortune pénétra dans la maison. Une femme âgée vint lui ouvrir, c'était sans doute la propriétaire du logis.

Ne sachant pas le nom du personnage qu'il cherchait, Lafortune ne put le désigner que d'une façon indirecte ; mais à sa description, la femme s'écria : " Ce doit être M. Simon. Il vient de sortir ; mais sa dame est là. Si monsieur veut s'adresser ici, dit elle, en désignant du doigt l'appartement.

Lafortune sonna ; et une femme jeune et belle, entièrement vêtue de noir vint lui ouvrir la porte. En l'apercevant, Lafortune ne put retenir un léger tressaillement

—C'est étrange, fit-il, cette ressemblance !

Cynthia, car le lecteur a facilement deviné que c'était elle, lui demanda ce qu'il voulait.

—C'est bien ici que demeure M. Simon, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur.

—Et c'est, sans doute, à sa dame que j'ai l'honneur de parler ?

—Mais... oui, monsieur, reprit-elle, après une légère hésitation.

—Mon Dieu, madame, je vous demande pardon de vous déranger. Je rapporte un objet qui a sans doute été perdu par M. votre mari, je l'ai trouvé dans ma voiture ; et le cocher m'a dit à qui il appartenait, en m'indiquant l'adresse.

—Ah ! c'est son paletot, sans doute !

—Oui, madame, répondit Lafortune. Vous reconnaissez l'objet ?

—Oh ! parfaitement, répondit-elle ; il est regrettable que vous ne soyez pas arrivé quelques instants plus tôt ; car M. Simon vient de sortir, et il en achètera un autre. Il croit celui-ci perdu ; et le temps n'est pas assez chaud pour se passer de ce vêtement.

Toute cette conversation avait eu lieu sur le pas de la porte. Cynthia ne se souciait pas, sans doute, d'introduire un étranger chez elle. Mais l'œil exercé de Lafortune avait néanmoins aperçu le léger désordre de la chambre et la petite valise placée sur la table.

Saluant alors la jeune femme qui l'accabla de remerciements, Lafortune se retira.

—J'ai réussi, se dit-il ; mais il est temps, sans doute ; car, d'après ce que j'ai vu, leur départ doit être prochain. Je vais interroger la propriétaire, et je saurai ainsi, s'il est bon de précipiter l'arrestation.

C'est étrange, cette ressemblance, murmura-t-il en descendant l'escalier, je n'ai pas été maître de mon émotion.

Arrivé en bas, il aperçut, sur le seuil de la maison, la femme qui lui avait ouvert la porte ; il la salua et s'adressant à elle :

—N'auriez-vous pas une chambre à louer, madame ?

—Non, monsieur, fit-elle ; mais, dans deux ou trois jours, ce monsieur, de chez qui vous descendez, va, sans doute, nous quitter ; vous avez vu la chambre, et si elle vous plaisait, c'est dix dollars par mois, monsieur, et bien bon marché, avec vue sur la rue, encore.

—Alors, elle ne sera pas libre avant deux ou trois jours ?

—Je ne crois pas, monsieur ; car M. Simon m'a dit, en me prévenant de son départ, qu'il reviendrait avec un ami, avant de s'éloigner complètement, et qu'il me priait de ne pas la louer avant deux jours.

—C'est, sans doute, un voyageur de passage ? demanda Lafortune, d'un ton indifférent.

—Oh non, monsieur ; je ne loue pas aux gens de passage et M. Simon est depuis longtemps mon locataire. Mais il n'est pas toujours là. Il est voyageur de commerce, et sa chambre est restée souvent inoccupée. Mais cette fois, je pense qu'il doit s'absenter pour plus longtemps, puisqu'il m'a annoncé l'intention de rendre la chambre.

—Je vous remercie, madame, dit Lafortune, qui avait appris à peu près ce qu'il voulait savoir. La chambre me paraît bien. Mais, dix dollars, c'est un peu cher.

—Ah ! pour cela, monsieur, reprit la dame, tout ce que je pourrai faire, c'est de vous la laisser pour neuf. Et là, vrai, c'est pour rien.

—J'y réfléchirai, dit Lafortune ; et saluant, il s'éloigna.

Allons, ami Lafortune, se disait-il, en reprenant tranquillement le chemin de son domicile, tu es en passe de devenir un des plus grands détectives de Montréal, et si tu arrives au but, cette affaire sera ta fortune et ta gloire.

Demain, continua-t-il, il sera temps. Mais prendrai-je quelqu'un ? non, j'irai seul. J'aime mieux avoir tout achevé, sans le secours de personne ?

Tout en finissant son monologue, Lafortune se dirigeait vers sa demeure.

Il gravit lentement les marches du perron, fouilla dans sa poche, y prit une clef et la mit dans la serrure.

La clef grinça et la porte s'ouvrit.

Lafortune déposa son chapeau au portemanteau du vestibule, puis pénétra dans le salon.

Sur un sofa, au coin de la cheminée, une belle femme est nonchalamment étendue. Ses traits sont d'une pâleur de cire ; sa main est enveloppée d'un mouchoir de baptiste. Son costume noir des pieds à la tête la fait encore paraître plus blanche.

—Comment allez-vous aujourd'hui ? lui demanda Lafortune en entrant.

—Mieux, mon ami, je vous remercie ; mais je me sens toujours bien lasse. Le docteur est venu ; il m'assure que tout va bien. Et vous, avez-vous enfin trouvé quelque chose ?

—Oui, reprit Lafortune ; et, se penchant alors vers la tête de la jeune femme, il lui parla à l'oreille.

Elle poussa alors un grand cri, devint plus pâle encore, s'il était possible, puis saisissant la main de Lafortune : "Ah ! mon ami, lui dit-elle, je vous devrai plus que la vie !"

CHAPITRE XIII

DE L'UTILITÉ DES CONDUITES D'EAU QUI DONNENT SUR LA RIVIÈRE

Pendant que Lafortune croit être seul à avoir trouvé le meurtrier et se réjouit intérieurement de la surprise que vont causer ses découvertes, la journée a passé, sans incident nouveau ; et le lendemain matin, nous retrouvons Ben, frappant à la porte de l'hôpital, pour y prendre le doigt coupé qu'il a demandé la veille, et avec lequel il se propose, comme on peut l'imaginer, de frapper un coup décisif.

Le lecteur sait que Ben et Lafortune ont trouvé l'un et l'autre des choses différentes, mais qui doivent néanmoins les conduire au même but.

Le docteur Ducoudray n'était pas encore arrivé. Mais le portier remit, de sa part, à Ben, un paquet soigneusement enveloppé.

Ben prit le paquet ; et dès qu'il se vit dans une rue suffisamment déserte, il l'entr'ouvrit et y jeta un rapide regard. C'était bien ce qu'il avait demandé.

Il poursuivit son chemin du côté de la rue Saint-Constant ; et il était arrivé en face de la maison de Jenny, lorsqu'au moment où il s'appretait à traverser la rue, deux hommes se précipitèrent sur lui, lui mirent la main devant la bouche pour étouffer ses cris et l'introduisirent vivement dans une voiture, qui les attendait le long du trottoir.

—Enfin, nous le tenons, dit un des deux hommes, en baillonnant avec soin le jeune policier ; cette fois-ci, il ne nous échappera plus. En voilà un qui ne mettra plus de bâtons dans nos roues !

Les rideaux des portières étaient baissés. Les deux ravisseurs avaient jeté sur la tête de Ben un lourd manteau qui ne lui permettait de rien distinguer ; et tandis qu'il se livrait à de douloureuses réflexions, la voiture roulait à grand train du côté d'Hochelega.

Elle s'arrêta devant une petite maison qui semblait inhabitée.

L'un des deux hommes descendit, tira une clef et ouvrit la porte de la maison. Puis il revint à la voiture et aida so-

compagnon à transporter Ben, qui était trop bien baillonné pour pouvoir pousser un cri, et qui ignorant où il était, ne chercha pas à opposer de résistance, ni à avertir les passants.

Ils le conduisirent, ou plutôt ils le portèrent jusqu'à une chambre complètement noire dans laquelle ils se mirent en devoir de l'enfermer.

—En voilà un qui ne sortira pas de sitôt ! dit Simon ; mais c'est égal, j'aurais aimé à lui serrer les mains autour du cou. Il n'y a que les morts qui ne parlent pas !

—Possible, répondit Félix, mais je n'ai aucune envie d'être pendu ! Pas de meurtre inutile ! C'est déjà bien assez de la femme au doigt coupé. Ce damné gamin, à supposer qu'il sorte jamais d'ici, ne nous gênera toujours pas avant notre départ. C'est tout ce dont nous avons besoin.

—Savoir ! dit brusquement Simon qui n'aimait pas à faire les choses à demi, et qui commençait à trouver qu'avec leurs scrupules hors de saison, ses deux complices risquaient de gâter l'affaire. Enfin ! ajouta-t-il en guise de consolation, tout cela sera fini demain. Mais il était temps !

—As-tu les billets ? demanda Félix.

—Non, mais je vais les chercher et je te les remettrai.

—Où ?

—Mais ici. L'endroit est bien choisi pour ne pas attirer l'attention ; et nous savons que personne ne nous y dérangera.

—À quelle heure ?

—À quatre heures.

—C'est bien, on y sera, reprit Félix, et tous deux se dirigèrent vers la porte de sortie. La maison dans laquelle ils venaient de conduire leur prisonnier appartenait à un irlandais ami de Félix, qui lui en avait confié la surveillance, en le chargeant de chercher un locataire. Cet irlandais n'habitait pas à Montréal ; et les deux complices avaient eu raison de dire qu'il n'était pas à craindre que quelqu'un vint les déranger dans cette mesure ignorée.

Ben n'avait pas perdu un mot de leur entretien. Mais quelque fâcheuse que fut sa situation, il n'était pas homme à se désespérer ni à renoncer à la lutte.

Quand il comprit que Simon et Félix s'étaient éloignés, il pensa que le plus pressé était de s'assurer de l'endroit où il se trouvait. Dans leur précipitation, ils avaient, fort heureusement pour notre ami, négligé de le fouiller ; et, étant données ses dernières expéditions aventureuses, il avait une foule d'outils et d'objets indispensables dans sa poche. Il commença d'abord par allumer un bout de bougie, et s'aperçut alors qu'il était dans un cabinet intérieur, qui n'avait point de fenêtre, et qui était sans doute situé entre deux chambres. À l'humidité de l'atmosphère et à l'aspect du parquet, il était facile de reconnaître que la pièce dans laquelle il se trouvait faisait partie du soubassement de la maison.

Après avoir examiné attentivement la muraille, qui lui parut solide, Ben se dit que le meilleur moyen de sortir était de scier la boiserie qui retenait la porte et de desceller les gonds. Il se mit aussitôt à l'ouvrage, à l'aide d'un couteau de poche ; et, au bout d'une demi-heure de travail, il sentit les gonds osciller ; puis, tout à coup, un jet d'eau le frappa au visage et faillit le renverser par terre.

—Maladroit ! s'écria-t-il, j'ai scié les conduits d'eau !

En effet, il avait brisé un tuyau et l'eau s'échappait avec une force énorme. En quelques instants il y en eut près d'un pied. La bougie s'était éteinte. Tout travail devenait impossible. Un violent accès de désespoir commença à envahir notre jeune ami. Mourir ainsi, sans secours, c'était affreux !

En vain, Ben essaya d'ébranler la porte : le jet d'eau était si violent qu'il le repoussait aussitôt ; et pendant ce temps, l'eau montait toujours.

Il alluma alors une allumette ; et il constata que, loin d'aller en diminuant, l'eau coulait de plus en plus fort ; quand tout-à-coup, un bruit extraordinaire, comme celui d'un tuyau qu'on débouche et de l'eau qui s'engouffre violemment par un étroit passage, le combla d'étonnement.

Au même instant, l'eau qui commençait déjà à atteindre ses

jarrets, baissa avec une rapidité extraordinaire : et en même temps, il aperçut un lueur qui semblait venir d'au-dessous du sol. Il se dirigea de ce côté ; et il reconnut avec ébahissement la cause de la cessation de l'inondation.

Il y avait, dans cette cave, un énorme trou d'écoulement des eaux, destiné sans doute à combattre les inondations annuelles. Ce trou, qui communiquait avec la cour voisine, avait sans doute été bouché ; mais sous la violente poussée de l'eau, il s'était subitement trouvé dégagé, et il absorbait l'eau avec une rapidité extraordinaire.

Après l'avoir examiné attentivement, Ben s'assura qu'il pouvait facilement laisser passer un homme, lui surtout, qui était fort mince. Il ne fit donc ni un ni deux et se laissa glisser, en retenant sa respiration.

Heureusement pour lui, le trajet fut court ; car il eut été suffoqué. Il glissait, aidé par l'eau qui lui coulait sur la tête, et le poussait dehors. Quelques secondes s'écoulèrent, et il échoua sur le pavé d'une cour.

Il se releva aussitôt et constata qu'il était tout trempé, et dans un état de saleté épouvantable. Sans prendre le temps d'inspecter les lieux, il chercha une issue, ce qui lui fut facile. La cour était ouverte sur le fleuve. Il s'élança dehors et suivit le bord de l'eau, pendant quelques temps ; puis, apercevant une voiture, il héla le cocher et se précipita immédiatement dedans, au grand mécontentement de ce dernier. Mais Ben, sans écouter ses plaintes ni son effroi pour la propreté de sa voiture, lui expliqua qu'il venait de tomber à l'eau et se fit immédiatement conduire chez lui, afin de se changer.

Il avait bien perdu une heure et demie ; mais il était libre et sain et sauf.

CHAPITRE XIV

LE DOIGT COUPÉ

Aussitôt sa toilette achevée, Ben délibéra un instant sur la conduite à tenir. Puis il finit par conclure que le temps ne lui permettait de continuer à courir après Lafortune.

Ma foi, tant pis, se dit-il, si j'y allais, j'arriverais trop tard !

Il se rendit donc aussitôt au palais de justice, y fit sa déposition et en sortit bientôt après avoir obtenu un triple mandat et le concours de deux agents. Ce fut fait sans difficulté ; car Ben était connu du juge, pour avoir déjà pris part à quelques-unes des affaires auxquelles Lafortune avait été mêlé.

Ils partirent tous les trois dans la direction de Longueuil.

Chemin faisant, Ben raconta aux agents son histoire, sans omettre sa dernière aventure ; et enfin il leur expliqua qu'ils se rendaient ensemble de ce pas à Longueuil afin d'y pincer Cynthia ; puis ensuite, de là, il fallait revenir à la petite maison d'Hochelaga, où Félix et Simon s'étaient donnés rendez-vous.

Quand il eut fini son discours, l'un des deux agents s'écria :

— En voilà un petit blanc bec ! Il n'y a plus d'enfant, parole d'honneur ! sa moustache n'est pas encore poussée que ça vous dégotte des vieux de la vieille, comme nous ! Continue mon gaillard, tu iras loin, c'est moi qui te le dis !

— C'est égal, tout de même, exclama le second agent ; faut vraiment qu'il ait le nez diablement fin ; car ce n'est pas une aventure ordinaire. Voilà-t-il assez longtemps que les journaux en parlent de cette affaire ; et personne n'était capable de rien trouver !

Nos trois hommes prirent le bateau et débarquèrent enfin à Longueuil.

Ben était sur les épines. Il craignait toujours d'arriver trop tard, et l'impatience du succès commençait à l'énerver. S'il avait pu aider le bateau à marcher plus vite, il l'eût fait de tout son cœur.

Enfin, on débarqua ; et Ben, escorté de ses deux agents, se dirigea vers la maison de Félix.

Ils arrivèrent au bout de quelques minutes.

— Voilà la cage, leur dit-il, j'espère que nous n'arrivons pas trop tard et que l'oiseau ne se sera pas envolé.

Il montra alors à ses deux compagnons l'endroit où il avait grimpé l'autre soir, au risque de se casser le cou, et d'où il

avait entendu une partie de la conspiration. Je vais entrer le premier, dit-il, puis vous me suivrez aussitôt. J'ai mon plan tout préparé.

Les deux agents ne se le firent pas dire deux fois. Ils avaient eu le temps, pendant la route, d'apprécier combien étaient audacieux et excellents les plans de leur général en chef.

Ben sonna.

Quelques secondes s'écoulèrent.

Tout anxieux, il retenait son souffle, lorsque des pas retentirent à l'intérieur de la maison et la porte s'ouvrit.

— Bonjour Madame, fit Ben, je viens de la part de Simon, pour une communication très pressée.

Tout en parlant, il pénétra vivement dans la maison suivi de ses deux acolytes. Cynthia fit un geste d'effroi ; en rebouissant le jeune homme qui avait failli l'étrangler, dans la maison du coteau Saint-Louis ; puis elle poussa un cri à l'aspect des deux hommes de police.

— Ah ! ce sont deux amis à moi, fit-il, nous sommes en promenade de ce côté-ci et j'en profite pour faire la commission dont j'ai été chargé.

Sortant alors de sa poche le doigt fraîchement coupé il le plaça brusquement sous les yeux de Cynthia en lui disant : " Connaissez-vous ceci ? "

— Ah ! le traître, exclama-t-elle, il m'avait juré qu'il l'avait jeté dans la rivière !

Sa figure était devenue aussi blanche qu'un marbre ; un tremblement convulsif agitait son corps ; ses dents s'entrechoquaient les unes contre les autres.

— Vous avez entendu, messieurs, fit Ben ; et je pense que cette preuve vous suffit. Au nom de la loi, Madame, je vous arrête.

Cynthia balbutia quelques phrases dans lesquelles elle essayait de se disculper, mais Ben l'arrêta.

— Ce que vous venez de dire, Madame, ne saurait se rechercher. D'ailleurs toute résistance est inutile. Simon et Félix sont arrêtés et vous allez partager leur sort.

En entendant aussi les noms de ses deux associés, Cynthia se sentit perdue ; et voyant que tout était découvert, elle expliqua alors à nos trois personnages qu'elle n'y était pas complice du meurtre ; qu'on avait abusé de sa bonne foi ; qu'au jouant le rôle qu'elle avait accepté, elle croyait simplement remplacer une personne morte de mort naturelle, et recueillir une succession vacante ; et que si elle avait su qu'il fut question d'un crime elle aurait refusé avec horreur. En un mot, elle dit tout ce que peut dire, en pareil cas, une femme qui a envie de sauver sa tête, fut-ce au prix de celle de ses compagnons ; et ce qu'elle dit constituait le plus fort témoignage à charge qui peut être produit contre Simon.

Ben n'eut garde de l'arrêter.

— Tout ceci n'est pas mon affaire, dit-il brusquement, quand elle eut fini. J'ai ordre de vous arrêter. Puis s'adressant aux deux agents : " Il faudrait, leur dit-il, aller à la station de police de Longueuil et ramener du monde, afin de laisser cette femme sous bonne garde, car le temps presse et nous avons autre chose à faire. Il faudra aussi faire surveiller les abords de cette maison, pour le cas où quelqu'un se présenterait. "

L'un des agents sortit et revint, au bout de quelques instants, avec le renfort demandé.

Ben, avant de sortir, avait inspecté la maison et n'y avait rien trouvé, si ce n'est un petit paquet de lingerie dont l'enveloppe portait l'adresse de M. Simon, 2208 rue Notre-Dame, adresse dont notre jeune policier s'empressa de prendre note, à tout événement.

Laisant alors Cynthia sous bonne garde, nos trois détectives reprirent le chemin d'Hochelaga, afin d'interrompre l'amicale causerie de Simon et de Félix, qui s'y étaient donné rendez-vous.

Ils devisèrent, chemin faisant, sur les diverses péripéties de cette dramatique histoire, puis arrivèrent enfin à l'endroit désigné. Ben dit alors aux deux agents de police qu'il préférait se charger seul de l'affaire, et s'il s'élança dans l'esca-lier.

Ses deux compagnons, après s'être concertés, le suivirent de près et s'installèrent, à deux pas de la porte, en se disant avec juste raison que Ben était fort imprudent de s'engager seul dans une si dangereuse affaire; et ils restèrent ainsi, à portée de le secourir à la première réquisition.

Ben entra brusquement.

Félix était assis auprès d'une table et fumait un cigare.

— Me voici fidèle au rendez-vous, lui cria-t-il. Ce n'est pas moi que vous attendiez? hein? Je vous la coupe! Et le steamer qui va partir! Vous ferez aussi bien de ne pas attendre Cynthia, car elle est en prison et vous allez l'y suivre. On ne prend jamais assez de précautions, voyez-vous. Malgré la maison brûlée, malgré mon emprisonnement, j'ai encore retrouvé vos traces. Et j'ai retrouvé aussi le doigt coupé, ajouta Ben en le lui présentant vivement. Ah! vous rêviez de me donner à manger aux rats! Eh bien, moi, je vais vous faire pendre!

A travers ce flot de paroles, Ben poursuivait son idée. Il espérait terrifier Félix, comme il avait terrifié Cynthia et lui arracher un aveu.

Mais il se produisit un résultat que notre ami n'avait pas prévu.

Félix avait compris que la partie était perdue et qu'il ne lui restait d'autre ressource que de jouer le tout pour le tout.

Au moment où Ben s'approchait, prêt à lui mettre la main sur l'épaule, d'un brusque mouvement, Félix se jeta sur lui, le renversa sous la violence du choc, et lui saisissant le cou entre ses deux mains, le serra furieusement.

— C'est pourtant vrai que c'est toi, petit monstre! J'avais cependant bien cru être débarrassé de toi; mais cette fois-ci j'aurai ta peau! Si j'avais suivi les conseils de Simon, à l'heure qu'il est, tu ne serais plus à craindre, vipère?

Cependant, la lutte continuait. Félix serrait de plus en plus fort sa victime; et c'en était fait de Ben, si les deux agents, justement inquiétés par le bruit de sa chute, n'étaient entrés subitement.

Ils saisirent chacun Félix par un bras, et Ben put alors se dégager.

Il était très rouge, et fut pendant quelques instants avant de reprendre haleine. Quant à Félix, il était tout interdit et ne prononça pas une parole.

— Allons, fit un des agents, il faut le conduire au poste.

— On tient à vous, reprit l'autre, et il n'y a pas d'inconvénient à retarder votre voyage. L'automne est une mauvaise saison pour prendre la mer; il y a des tempêtes, tandis qu'ici, dans la prison de Montréal, on est plus tranquille; et puis il a beau faire du vent le bâtiment est solide!

Félix écumait de rage et faisait de violents efforts pour se précipiter sur Ben; mais, d'un bras vigoureux, les deux agents le ramenèrent à la raison.

— Mais j'y songe, dit tout-à-coup ce dernier, vous ferez bien de rester ici, avec votre prisonnier, et d'y attendre Simon, qui lui a donné rendez-vous, sans vous exposer à donner l'éveil au dehors.

— C'est juste, répondirent les deux accolytes; mais il faudrait alors garrotter solidement celui-ci; car, peut-être tout-à-l'heure, il sera fort utile que nous ayons les mains libres.

Ils mirent alors les menottes à Félix; et, après lui avoir lié solidement les jambes, ils le déposèrent dans un coin de la pièce et attendirent. Tout en causant, ils se félicitaient alors du succès de leur entreprise et se réjouissaient d'avoir mené à bonne fin une affaire aussi intéressante.

— Mais, il me semble qu'il y a longtemps que nous attendons, fit subitement Ben; et le troisième que nous avons à prendre est le chef de la bande.

— Il a sans doute été empêché de venir au rendez-vous. Si on allait le pincer chez lui, fit un des agents.

— Vous en parlez bien à votre aise, répliqua Ben; mais il faudrait d'abord savoir où il demeure. Mais au fait!...

Et se souvenant alors de l'adresse qu'il avait lue sur le paquet trouvé dans la maison de Lafoqueuil, il sortit un papier de sa poche:

— Ce doit être là qu'il demeure, fit-il en lisant: "Monsieur Simon, 2208 rue Notre-Dame." Il ne nous reste plus qu'à y courir. Nous avons même déjà malheureusement perdu trop de temps.

Ayant demandé du renfort, ils laissèrent Félix sous bonne garde, avec ordre d'arrêter son complice, s'il venait à se présenter. Ben avait indiqué son signalement aux nouveaux agents, sans oublier la cicatrice à la main; puis il sortit avec les deux agents qui l'avait aidé depuis le matin dans ses opérations successives.

Et les trois hommes, d'un pas rapide, se dirigèrent alors vers le numéro 2208 de la rue Notre-Dame.

CHAPITRE XV

OU LAFORTUNE COMMET UNE GRAVE IMPRUDENCE

Voyons un peu ce qu'était devenu notre ami Lafortune, que nous avons laissé en conciliabule avec une belle dame inconnue.

Il s'était promis, le lecteur s'en souvient, après avoir si heureusement trouvé, à l'aide d'un paletot, la trace de Simon, d'aller le lendemain l'arrêter. Il s'était même dit qu'il irait seul; afin de n'avoir à partager avec personne le triomphe de son entreprise.

Il sortit donc de chez lui le lendemain matin; et, tout en fumant un cigare, il se dirigea vers la demeure de Simon.

Il marchait d'un pas rapide, quand, au détour d'une rue, il bouscula, involontairement bien entendu, une jolie jeune fille, qui, un paquet sur le bras, suivait gaiement le trottoir.

Au moment où il se retournait pour lui adresser des excuses, il se trouva face à face avec elle. Il ne put retenir un léger cri d'étonnement; mais la jolie figure de la jeune ouvrière n'avait pas seule provoqué son exclamation; une ressemblance frappante avec la femme que nous avons vue la veille chez lui, avait au plus haut point excité sa curiosité.

— Si j'avais le temps, je la suivrais, se dit-il; c'est vraiment tout à fait extraordinaire!

Il était plongé dans ces réflexions quand une voix lui fit tourner la tête.

Une dame élégante et bien vêtue venait de traverser le trottoir; et, interpellant la jolie ouvrière: "Bonjour mademoiselle Jenny; je suis bien aise de vous avoir rencontrée: je me rendais précisément rue Saint-Constant, pour voir une amie; et, en passant, je serais montée chez vous, afin de voir où en est ma robe."

— Elle est presque finie, madame.

— C'est bien. Envoyez-la moi, samedi sans faute.

La jeune fille salua; puis l'une et l'autre reprirent leur course.

— Jenny, rue Saint-Constant, répéta tout bas Lafortune. Prenons toujours note de ces deux noms; nous verrons ensuite. Elle est vraiment jolie, cette petite; et elle a un air de distinction bien au-dessus de sa condition.

Tout en poursuivant son monologue, Lafortune arrivait au No. 2208. Il entra et se trouva aussitôt en face de la femme qui, la veille, l'avait engagé à louer chez elle.

— Ah! Bonjour monsieur, fit-elle, vous venez sans doute pour la chambre?

— Oui, madame, je vous avouerai qu'hier je l'ai mal vue. Je craignais de déranger cette jeune femme, qui était seule et qui paraissait occupée. Si monsieur Simon était chez lui, je monterais volontiers.

— Il est sorti, monsieur, et il a emporté la clef; mais il ne peut tarder à rentrer.

— C'est bien, je vais faire une ou deux courses, et je reviens.

Lafortune s'en alla; mais, bien entendu, il ne s'éloigna pas, afin de surveiller la rentrée de Simon. Malheureusement, il eut à attendre fort longtemps; car le lecteur sait que Simon était occupé avec Félix à la poursuite et à l'incarcération de Ben. Toutefois, il rentra au commencement de l'après-midi, un peu avant le moment de son rendez-vous avec Félix, dans la petite maison d'Hochelega.

Lafortune s'élança sur ses traces; puis frappa à sa porte.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent, et Simon se décida à ouvrir.

Il entra en repoussant la porte derrière lui.

— Ah ! mon gaillard, c'est donc vous qui perdez un bouton de paletot dans la chambre où a été assassinée Julia Russel, et les autres, dans une maison incendiée ! C'est donc vous qui oubliez le paletot garni des susdits boutons dans une voiture ! Entre parenthèses, pas habile, votre ménagère ! Au moins, quand on change une garniture de paletot, on la change toute entière ; on n'en met pas quatre neufs par-devant, en laissant les deux vieux par derrière. Sans compter que, sans ces boutons, vous courriez encore, tandis que maintenant je vous arrête.

— Ah ! ça, qu'est-ce que vous me chantez-là ? répliqua Simon, que ce flot de paroles avaient littéralement abasourdi.

— Ce que je vous chante, c'est bien simple, répliqua Lafortune, en reprenant son ton sérieux. Je vous arrête comme coupable de meurtre, sur la femme qui habitait la chambre numéro 10 de l'hôtel Saint-André ; et même à ce propos mes compliments ; si vous n'étiez pas un brigand, vous eussiez peut-être été un parfait chirurgien ; vous coupez les coigts comme pas un.

Cette fois, Simon avait compris. Il devint fort pâle, et, s'adressant à Lafortune :

— Est-ce que vous me croyez assez bête, pour vous laisser sortir vivant d'ici ? Ah ! Vous voulez m'arrêter ! Eh bien ! moi, je vais vous tuer ! Et, avant même que Lafortune eût pu prendre ses précautions, il sortit un revolver de sa poche et tira.

Un nuage épais obscurcit un instant la pièce, et Lafortune tomba baigné dans son sang.

— Ça ne doute de rien, ces agents de police, fit-il. C'est brave, mais c'est naïf ; car, enfin, on ne vient pas seul et sans armes, pour arrêter un homme comme Simon ! et enjambant par-dessus le corps inanimé du détective, il s'élança dans l'escalier et disparut aussitôt dans la rue.

Il s'était écoulé plus d'une heure, lorsque Ben, flanqué de ses deux agents, se présenta au numéro 2208.

Il n'y avait personne. L'hôtesse était sans doute sortie.

Ils entrèrent et gravirent l'escalier. Ils montaient la dernière marche, quand un des deux compagnons de Ben glissa et faillit tomber à la renverse.

— Qu'as-tu donc ? lui cria son compagnon.

— J'ai glissé ; il y a de l'eau sur les marches ; puis, se baissant, pour regarder ce qui l'avait fait tomber, il s'aperçut avec effroi que c'était du sang.

Au même instant un spectacle affreux s'offrit à leur yeux. Ben venait d'ouvrir la porte, et au milieu de la chambre le corps d'un homme gisait baigné dans son sang. C'était ce sang qui coulait à l'entrée de l'escalier, et qui avait failli faire tomber l'un des agents. Cependant, Ben qui était entré le premier dans la chambre poussa un cri.

Il venait de reconnaître Lafortune.

— Nom de nom ! s'écria-t-il ; puis s'agenouillant près du corps de son ami, il l'examina et s'assura qu'il respirait encore. Ce que voyant, il s'écria : " C'était bien la peine de se cacher depuis si longtemps pour en arriver là ! Déranger tous mes plans, effaroucher mon gibier, la plus belle pièce de la chasse, et se faire tuer ; ah ! c'est un joli coup, patron ; je ne vous en fais pas mon compliment ! "

" Il faut demander un médecin," ajouta-t-il.

L'un des deux hommes partit aussitôt et revint, quelques instants après, avec un médecin.

Celui-ci examina la blessure qui, fort heureusement, n'était pas mortelle. La balle avait traversé l'épaule.

— Bien visé, ma foi ! fit le docteur ; une ligne plus bas, il était tué raide !

Le premier pansement fait, le médecin déclara qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que le blessé fut transporté chez lui.

— Allons, il a encore de la chance dans son malheur, dit

Ben, mais Simon, qu'est-il devenu ? comme ça va être commode, maintenant, de le repincer ! coquin de sort ! avoir si bien réussi et voir son eau troublée au moment où le poisson mord ; c'est pas de veine ! Evidemment, il a pris la clef des champs. Enfin, aidez-moi, fit-il aux deux hommes, il faut commencer par conduire Lafortune chez lui ; puis ensuite, je me mettrai en campagne. Foi de Ben, j'aurai sa peau ou il aura la mienne ; mais il faut que je le repince !

— En tout cas si j'ai un conseil à te donner, gamin, dit l'un des agents, c'est de te munir d'un revolver. Il a l'air ben smart, ce gaillard-là ; et tu pourrais bien attraper, toi aussi, une prune difficile à digérer.

— Vous avez raison, répondit Ben ; mais il y en a, chez M. Lafortune. D'après ce que vous venez de voir, ajouta-t-il, en riant, il ne s'en sert pas beaucoup ; j'en prendrai un, en m'en allant.

Ayant fait avancer une voiture, nos trois hommes y transportèrent le blessé, avec toutes sortes de précautions ; puis, la voiture, étant au pas, se dirigea vers sa demeure.

Ben la fit arrêter et on se mit en devoir de déposer dans son lit le blessé qui avait rouvert les yeux et commençait à reprendre connaissance.

Le médecin ayant recommandé le calme le plus absolu, Ben lui expliqua ce qui était arrivé, en lui affirmant qu'on le sauverait, mais qu'il était nécessaire qu'il se tint tranquille ; puis, après l'avoir confortablement installé dans son lit, il expliqua alors aux deux agents que leurs services étaient maintenant devenus inutiles ; qu'il fallait simplement s'occuper de faire conduire les deux accusés à un poste de police quelconque, et se tenir prêts à lui prêter main forte, au cas où il en aurait besoin.

Il passait alors dans le salon, afin de prendre d'abord de l'argent pour payer le cocher, puis le revolver en question, quand, après avoir ouvert la porte, il aperçut la jeune femme que nous avons déjà présentée à nos lecteurs.

Il poussa un cri. Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge.

— Elle ! s'écria-t-il. Alors, le médecin ! ce silence ! cette dissimulation ! ah ! je comprends tout, maintenant. Puis, retrouvant peu à peu ses esprits, il expliqua à la jeune femme qui l'interrogeait ce qui s'était passé ; et prenant les objets dont il avait besoin, il sortit.

Quand il fut dans la rue il passa sa main sur son front.

— Est-ce que je deviens fou ? s'écria-t-il. Mais non, cependant, je ne me trompe pas. C'est elle ! Mais, c'est un vrai conte de fées ! Voilà donc pourquoi Lafortune était introuvable ! Allons au plus pressé. Demain, je demanderai des détails ; mais à présent il s'agit de retrouver Simon, dussé-je mourir à la peine. Que peut-il être devenu ?

CHAPITRE XVI

LE FANTÔME ET LE MEURTRE

Quand Simon se fut retrouvé dans la rue, et que l'air frais qui lui fouettait le visage l'eût rendu à la réalité, il se dit qu'il était, sans doute, momentanément tiré d'affaire, mais que ce second meurtre allait un peu compliquer sa situation et rendre une prompte fuite absolument indispensable.

En attendant, ce fâcheux incident, songea-t-il, l'avait mis en retard, et Félix devait commencer à trouver le temps long, dans sa solitude d'Hochelaga.

Il avisa le premier char qui vint à passer, sauta dedans, afin d'arriver plus tôt, et descendit un peu avant le lieu fixé pour le rendez-vous, quand il aperçut, autour de la maison, une foule considérable qui causait avec animation, puis ça et là quelques agents de police.

— Je suis fixé, se dit-il, cet imbécile se sera trouvé dans le même cas que moi ; mais, moins adroit, il se sera fait pincer. Aussi, quel manie de ne jamais vouloir tuer les gens ; c'est si commode !

En tout cas, se dit-il, me voilà dans de jolis draps. Je ne puis pas entrer ici : mon logement de la rue Notre-Dame m'est également fermé ; j'ai envie d'aller faire un tour à Longueuil.

Il faut savoir ce qui est arrivé à Cynthia : et si elle est encore libre, nous aviserons sur la conduite à tenir.

Son parti étant pris, il se dirigea du côté du bateau, attendit quelques minutes et s'embarqua.

Mais, décidément, Simon ne devait pas échapper à la justice. Un des agents de police que Ben avait laissés pour garder Félix, et à qui il avait fait le portrait de Simon, surveillait depuis le départ du jeune homme, les abords de la petite maison.

Il avait vu s'approcher un homme, dont le signalement semblait exactement répondre à celui que Ben lui avait donné ; il avait remarqué que cet homme examinait d'un oeil tout à la fois curieux et inquiet, le rassemblement que les badauds formaient à cet endroit et qu'au lieu de s'approcher, de se mêler à la foule ou de questionner, il s'éloignait vivement, de façon à ne point être aperçu. Ce fut alors que l'agent de police, qui le guettait depuis quelques instants, sentit redoubler l'intérêt que lui inspirait le personnage. Il le suivit donc, à quelque distance, et le voyant prendre la traverse de Longueuil, il en fit autant.

En descendant du bateau, Simon se dirigea, comme tout le faisait prévoir, vers la maison bien connue de nos lecteurs. Mais là, encore, une nouvelle surprise l'attendait.

La maison, qu'il aperçut de loin, était gardée par des agents qui en surveillaient les abords.

— Cette fois, se dit-il, nous sommes pris et bien pris, et il ne reste plus absolument qu'à essayer de sauver sa tête. Mais où vais-je aller ? toutes mes communications sont coupées ! et il rebroussa chemin, afin de ne pas éveiller l'attention par un stationnement prolongé près de cette maison. Il se dit que ce qu'il avait de mieux à faire en ce moment, était de retourner à Montréal ; et il reprit le bateau, toujours filé par le même agent. Pendant la traversée, il passa son temps à se demander ce qu'il pourrait faire, et il descendit sur le quai qu'il arpenta pendant quelques instants ; puis il prit son parti et se dirigea rapidement vers l'établissement de Joe Beef.

A peine y fut-il entre, que le détective prévenant deux de ses camarades leur confia le soin de garder la maison et d'arrêter son homme, s'il venait à sortir ; puis, cette précaution prise, il partit en courant, pour prévenir notre ami Ben.

Il le trouva en train de souper.

Ben, sans prendre le temps d'achever son repas, s'élançait sur les traces de son compagnon, lorsqu'une idée lumineuse lui vint tout à coup.

— Partez en avant, dit-il, et continuez à garder la porte ; je vous rejoindrai dans quelques instants. Il faut absolument que j'aille chercher quelqu'un, afin de frapper un coup décisif.

Ben se précipita alors dans une voiture, se fit conduire chez Lafortune, et pénétra dans le salon.

— Madame, dit-il, en s'adressant à la dame dont la présence lui avait, tout à l'heure, arraché des exclamations entrecoupées, l'heure est venue si vous voulez venger votre ami qu'on vous a rapporté sanglant, suivez-moi. L'heure du châtement est proche, et votre présence est indispensable.

La jeune femme, sans répondre un mot, jeta un châle sur ses épaules et sortit avec Ben ; et bientôt la voiture roula dans la direction de la rue des Commissaires.

Tout ceci n'avait pas pris plus d'un quart d'heure ; et Simon était toujours dans la boutique, attablé devant une saucisse et un verre de bière, quand tout à coup une scène dont nous nous sentons impuissants à retracer l'effet se déroula dans la salle.

Un bruit léger avait fait lever la tête à Simon. Il aperçut alors, en face de lui, notre ami Ben, qu'il croyait prisonnier, dans la cave dont il avait lui-même fermé la porte.

A cette vue, il tressaillit ; mais, tout à coup, son visage devint d'une pâleur livide. Il poussa un cri et faillit tomber à la renverse.

Derrière le comptoir, dans l'embrasure de la porte par laquelle Ben était entré, Simon avait vu une apparition, une femme que notre ami Ben avait cachée jusqu'alors, et qu'en s'effaçant de côté, il venait de mettre en pleine lumière.

Elle était toute pâle, vêtue de noir, et tenait levée vers Simon sa main gauche, à laquelle manquait un doigt.

— Les morts reviennent donc ! murmura Simon, qui devenait verdâtre et dont tout le corps tremblait.

Le malheureux venait de reconnaître le spectre de Julia Russel, la femme qu'il avait assassinée à l'hôtel Saint-André.

Il reprit, cependant, possession de lui-même, et fit un rapide mouvement.

— Oh, c'est inutile, fit Ben, ne prenez pas votre revolver ! C'est assez d'un meurtre pour aujourd'hui ; la maison est gardée. Au premier geste, mes agents vous cassent la tête.

Ce ne fut pas un revolver que Simon sortit de sa poche ; mais un petit objet imperceptible qu'il glissa dans son verre.

Soudain, au moment où il portait le verre à ses lèvres, une détonation retentit.

Le verre vola en éclats.

Ben l'avait brisé, d'un coup de revolver, presque contre les lèvres de Simon.

— Arrêtez ! cria notre jeune héros ; pas de poison ! On ne se fait pas justice soi-même ; on ne vole pas ainsi la justice ! Votre tête appartient au bourreau !

Les agents étaient accourus, au bruit de la détonation, et se mirent aussitôt en devoir de garrotter Simon et de le mener au poste voisin.

Au moment où Ben sortait pour reconduire chez Lafortune, la jeune femme qui, émue par cette scène, semblait plus pâle encore, le peuple s'assemblait en foule. Il n'était bruit, en ce moment, que des hauts faits et du courage de ce jeune homme, duquel tout le monde admirait la noble conduite.

CHAPITRE XVII

JENNY HEUREUSE

Après avoir reconduit Julia Russel, car c'était elle, Ben courut aussitôt chez Jenny qu'il trouva occupé à prendre le thé.

La jeune fille manifesta d'abord quelque étonnement de cette visite, à une heure aussi tardive ; puis elle invita son ami à souper avec elle. Ben accepta, comptant de profiter de ce tête à tête pour la mettre au courant des graves événements qui venaient de se dérouler.

Il ne doutait pas maintenant que Julia Russel fut la mère de Jenny ; et il voulait préparer doucement son amie à cette grande nouvelle.

— J'ai réussi, dit-il enfin, après un court silence. Tu as remarqué, n'est-ce pas, qu'avec les papiers que je t'ai rapportés, il y en avait d'autres, mais qui traitaient néanmoins du même sujet. Ces papiers étant semblables aux tiens ne pouvaient appartenir qu'à une seule personne ; et si tu veux me suivre demain, peut-être reconnaitras-tu...

— Ma mère, tu as retrouvé ma mère ? s'écria la jeune fille en l'interrompant. Mais ce n'est pas demain, c'est à l'instant même que je veux voler dans ses bras ! et quittant aussitôt la table, elle se mit en devoir de se préparer à sortir.

— Mais, je te l'ai dit, Jenny, je n'ai qu'un soupçon ; ta présence m'est nécessaire pour le vérifier ; mais il ne faudrait pas te livrer aussi vite au bonheur ; car enfin, si je me trompais...

— Non Ben, ce n'est pas possible, mon cœur me dit que je vais la revoir !

— N'oublie pas tes papiers, dit le jeune homme ; ils nous seront fort utiles, tout à l'heure.

Les deux jeunes gens sortirent alors, pour aller chez Lafortune. Chemin faisant Ben mit sa fiancée au courant des événements que le lecteur connaît déjà. Ils arrivèrent, et en pénétrant dans le salon, ils virent Julia Russel, étendue sur un fauteuil, au coin du feu. Elle paraissait songeuse et préoccupée. Elle se retourna au bruit que fit la porte.

Ben parut, laissant Jenny dans l'ombre derrière lui ; puis s'avançant :

— Madame, fit-il, quelques mots encore et nous toucherons, je l'espère, à l'heureux dénouement de ce drame. Connaissez-vous ces papiers ? ajouta-t-il, en présentant à son interlocutrice les documents que Jenny avait apportés avec elle.

Julia les prit, puis poussant une exclamation :

—Mais ce sont les miens ! comment sont-ils en votre possession... Et voici ceux de ma fille !... ma Jenny... est-elle donc morte ? comment êtes-vous dépositaire des ces pièces ?

—Ce n'est pas moi, Madame ; puis s'effaçant de façon à laisser apercevoir Jonny : voici la jeune fille qui les a toujours eus en sa possession.

—Ma fille ! mon enfant !

—Ma mère !

Ces deux cris retentirent simultanément, puis les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Elles restèrent ainsi enlacées quelques minutes, ne parlant pas, tout entières au bonheur de se sentir réunies.

Notre ami Ben, contempnait la joie de celle qu'il aimait, et il essayait furtivement de retenir une larme, quand, Julia s'attachant la première à cette douce étreinte, s'avança vers Ben.

—Ah ! mon jeune ami, s'écria-t-elle, pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ? je vous dois plus que la vie : vous m'avez rendu le bonheur, avec cette enfant chérie, dont la perte rendait mon existence si triste. Quoi que ce soit que je fasse, ce ne sera jamais assez !

—Peut-être, madame, trouverez-vous, répondit Ben, que la récompense que je vous demanderai sera très au dessus de ce que vous me devez. Nous causerons de cela plus tard ; le moment n'en est pas encore venu ; mais, pour l'instant, vous me rendriez un service signalé, en m'expliquant comment vous êtes ici, alors que je vous avais laissée morte à l'hôtel Saint-André.

—Volontiers, mon ami, asseyez-vous ; cette chère enfant ne sera peut-être pas fâchée d'apprendre non plus, comment sa mère à échappé à la mort.

Au même instant la porte s'ouvrit et le docteur parut.

Ben reconnut M. Ducoudray.

—Vous ! s'écria-t-il.

—Oui, moi, mon ami. Mais, je vais moi-même satisfaire votre désir ; car, après tant d'émotions successives, madame Crampton a besoin de repos. Elle est encore bien faible.

—C'est vrai, mais je suis si heureuse ! fit Julia en pressant contre son cœur la tête de Jenny.

—Voici ce qui s'est passé. Mon confrère, que vous avez vu dans la chambre numéro 10, sachant que j'avais une longue expérience du poison qui avait tué madame, la confia à mes soins. Elle avait été empoisonnée par une piqûre de curare. Peut-être connaissez-vous les propriétés bizarres de ce poison étrange, dont les indiens de l'Amérique du Sud se servent pour empoisonner leurs flèches. La piqûre en est toujours mortelle ; mais, au lieu de tuer en désorganisant l'estomac, il produit simplement l'asphyxie ; et, en s'y prenant à temps, — le maximum est de trois heures, — on ramène le malade à la vie, par le procédé employé aussi pour les noyés, et qui consiste à vous insuffler de l'oxygène dans les poumons. C'est ce que nous avons fait. Notre ami Lafortune m'a aidé dans ces soins ; puis nous avons tenu cachée, bien entendu, la résurrection de madame ; et c'est au moment où ayant découvert le coupable, il se présentait pour l'arrêter, que Lafortune a été frappé par cette balle. Mais rassurez-vous ce n'est pas grave, et sa blessure ne demande que du repos et des soins.

Le docteur alors félicita Julia d'avoir retrouvé une fille aussi charmante. Il la connaissait, il vanta sa vertu, son courage, et enfin leur souhaita tout le bonheur possible.

Alors Julia, se tournant vers Ben : "Que puis-je faire pour vous, monsieur ? parlez, et croyez que rien ne me coûtera après ce que vous avez fait pour moi."

Et comme Ben, interdit n'osait parler, "je vais répondre pour lui," fit le docteur, et prenant la main de Jenny et la mettant dans celle du jeune homme. "Il y a longtemps que ces enfants s'aiment, madame. Quand à Ben je le connais depuis l'enfance ; et je suis à même de vous assurer que nul mieux que lui ne fera le bonheur de votre fille."

Alors Julia, pour toute réponse, les attira dans ses bras.

—Dieu me comble, fit-elle, je lui demandais mon enfant ; m'en rend deux. Que son saint nom soit béni !

Le docteur se retirant discrètement les laissa tous trois à leur épanchement intimes. Tout ce que nous en dirons, c'est que le soleil se levait, qu'ils causaient encore de leur bonheur et de leurs projets d'avenir !

EPILOGUE

Dans une jolie petite maison de la côte Saint-Antoine, dans un délicieux jardin, rempli de verdure et de fleurs, un bébé qui paraît avoir dix-huit mois à peine joue sur le gazon, avec un petit chien. Trois personnes que nous voyons assises, non loin de là ; sur des sièges rustiques, contemplant ce spectacle avec sollicitude.

Ce sont Ben, Jenny, sa femme et Julia Russel, qui a repris son nom de Julia Crampton. Elle se sait bien veuve maintenant, et ne craint plus les poursuites de l'homme qui a fait le malheur de sa vie.

Une voiture s'arrête devant la grille. Un personnage en descend, c'est notre ami Lafortune. Il est le parrain du bébé qu'il aime de toutes ses forces, et il jure même de ne point se marier, afin de ne pas lui donner de rival.

Quant à M. Ducoudray, il est bien entendu le médecin de la famille. On hésitait à qui offrir le premier l'honneur de nommer le bébé ; mais le bon docteur a répondu qu'il avait encore la meilleure part, puisqu'il le mettait au monde.

—Je suis presque son second père, dit-il, et puis si ce n'est pas celui-ci ce sera le prochain, ils sont vraiment trop beaux, pour s'arrêter là.

Les coupables ont reçu leur châtiment. Les débats ne furent pas longs, écrasés qu'ils étaient sous le poids des preuves.

Simon a été pendu, Félix condamné à vingt ans de pénitencier.

Quant à Cynthia, le ciel s'est chargé de la punir.

La pauvre femme, en entendant la sentence de ses compagnons et celle qui la condamnait elle-même à cinq ans de pénitencier, est devenue complètement folle. Elle est internée à la Longue-Pointe. Sa folie n'est pas dangereuse ; elle se croit héritière d'une grande fortune et parvenue à la richesse qu'elle a tant convoitée. Mais elle craint sans cesse qu'on ne lui ravisse ses trésors imaginaires. Elle est convaincue que des ennemis ont déjà voulu la tuer et qu'ils lui ont coupé un doigt ; et elle passe des journées entières à chercher son anneau, qui lui est indispensable pour établir ses droits.

Les médecins disent que sa folie est incurable.

FIN.

LE TROMPETTE DES HUSSARDS BLEUS

SOUVENIR DE L'INVASION ALLEMANDE, PAR
ERCKMANN-CHATRIAN.

I

Chacun se souvient du passage des princes et des seigneurs allemands, en Alsace, me dit le vieil instituteur Étienne Aubertin, des Trois-Fontaines. Après avoir commis chez nous les plus grands dégâts, ces barbares nous laissèrent des Badois pour nous achever, puis des landwehrs, encore plus voleurs que les autres, si c'est possible, et en dernier lieu des hussards bleu de ciel, qui ne finissaient pas d'observer le pays et de happer tout ce qui leur tombait sous la main.

Ces faits sont connus ; j'en parle seulement pour vous dire que le colonel de ces hussards, un Prussien roux, poilu jusqu'aux ongles, les yeux verts et les dents blanches comme un loup, logeait avec ses officiers chez M. le maire Trichot et s'appelait avec orgueil "baron fon Krappenfels." Il battait la campagne jour et nuit, envoyant ses hommes à droite et à gauche, épier le monde et faire les réquisitions, qu'il expédiait à la suite de leur armée, partie à l'intérieur.

Non content de cela, cette espèce de sauvage voulait encore donner des ordres dans mon école, et ne craignit pas, un soir, de me dire que si je tardais de rouvrir mes classes, si je laissais

vagner les élèves par le village, il me ferait pendre à ma porte.

Moi, réellement, jugeant bien d'après sa figure qu'il était capable d'exécuter une pareille abomination, je lui répondis que je protestais, mais que je me soumettais, pour lui épargner ce crime.

Alors il me dit :

« Je vous permets de protester, même par écrit, puisque c'est votre habitude de protester en France ; j'y consens, et je n'y vois pas d'inconvénient. Mais d'abord vous allez obéir, et l'on vous payera comme à l'ordinaire, c'est moi-même qui vous fera payer. Et quand j'aurai du temps de reste en dehors de mon service, j'arriverai pour vous inspecter et voir si vous donnez une bonne instruction à vos élèves. Nous causerons ; si vous savez votre affaire, on vous conservera ; mais si vous ne savez rien, je vous ferai remplacer. »

J'allais lui répondre qu'il n'avait aucun droit dans mon école, que j'étais nommé régulièrement, et que je ne me laisserais pas conduire comme un soldat ; mais au moment où je réfléchissais à ces choses, voilà qu'un trompette se met à sonner leur retraite, car il faisait nuit à cinq heures au mois de décembre, et ce trompette sonnait faux : au lieu de souffler trois fois d'abord haut, ensuite plus bas, et finalement de bugler lentement à la manière de ces Allemands, il poussait des sons tremblotants et comme enrôlés.

Ce que le colonel entendait, il sortit transporté de colère, je le suivais dans l'allée, mon chapeau à la main ; et lui, sautant par-dessus les pas de son cheval sur le trompette, lui donna d'abord deux épouvantables soufflets qui lui firent jaillir le sang de la bouche et du nez ; après quoi il se mit à crier aux hommes de garde près de là :

« Venez !... attachez-moi ce porc, il est ivre !... Il a bu comme un porc, qu'il soit traité comme un porc ! »

Les autres accoururent, mis d'une corde à fourrage, et garottèrent le malheureux. Le colonel regardait, ses yeux étincelaient ; et voyant le trompette à terre étendu et lié, il dit en montrant le bûcher :

« Jetez-le là-dedans... Qu'il cuve son vin ! »

Ce que les autres firent sans oser murmurer un mot.

Alors, songeant qu'il n'avait jamais fait aussi froid de l'année et que cet être humain risquait de périr, je voulus dire un mot en sa faveur au colonel, qui me cria furieux :

« Taisez-vous ! Mêlez-vous de vos affaires ! et souvenez-vous de mes ordres ! »

Et tout aussitôt il partit, brandissant son sabre qui sonnait sur la glace, et entra chez le maire pour se goberger selon sa coutume ; car il ne se refusait rien, non plus que ses officiers, en bons vins, bonnes viandes et autres victuailles.

Je crois bien que le trompette avait un peu trop bu, mais combien de braves gens s'oublie-t-on quelquefois à table et n'éprouvent pas un traitement aussi dur !

Enfin, ayant vu cela, je rentrai dans notre petite chambre, où cuisait le maigre pôt-au feu, et je m'écriai tout haut :

« Dieu du ciel ! Dieu du ciel ! à quel état sommes-nous réduits ! Oh ! malheur ! »

Et ma femme qui pleurait me dit :

« Auburtin, il faut obéir... sans cela... dans ce terrible hiver où la misère est partout, ce sauvage nous mettrait dehors, et que deviendrions-nous avec nos enfants ? »

Moi je me promenaïs de long en large sans répondre ; l'indignation me possédait, mais qu'est-ce que je pouvais faire ?

Une demi-heure après, la nuit étant déjà profonde, et la lumière du foyer éclairant les fenêtres toutes blanches de givre, je sortis dans l'allée pour voir ce que faisait le malheureux trompette.

Après avoir regardé attentivement dans la rue neigeuse, je m'approchais du bûcher, lorsqu'une sentinelle que je ne voyais pas sous les piliers me cria :

« Ver da ? »

Ce qui me fit rentrer bien vite.

Sans la sentinelle, j'aurais délié le pauvre garçon, mais ces gens-là prévoient tout ! Et ce qu'on aura peine à croire, c'est que le malheureux resta là toute cette nuit et le lendemain

jusqu'à cinq heures du soir, sans rien recevoir, par ce froid terrible.

Ah ! l'envie de boire et de sonner faux devait lui être passée.

C'est ainsi que ces Allemands ont eu la victoire ; et tout ce qu'ils font, ils le font de même, ne connaissant que l'ordre des supérieurs et l'obéissance.

Toute la nuit, je ne rêvai que de nos misères ; le vent s'était levé, la neige volait en poussière contre nos vitres, les sentinelles criaient, et de temps en temps on entendait une ronde marcher, frappant du talon sur la glace pour se réchauffer les pieds.

Je me disais que le pauvre trompette allait être gelé, ce qui me forçait de le plaindre, tout Allemand qu'il était.

Ensuite l'idée d'obéir au colonel me revenait ; je m'adressais des discours de toute sorte, déclarant que les instituteurs français n'avaient pas d'ordre à recevoir des Prussiens ; mais écoutant ensuite respirer les enfants et songeant que si l'on nous chassait de la maison, nous ne pouvions manquer de périr tous, le lendemain de bonne heure, après avoir fait du feu dans le poêle, j'ouvris tranquillement l'école en pensant :

« Que les élèves viennent ou non... ce n'est pas moi qui les préviendrai. »

J'espérais que pas un ne se présenterait, mais sur les sept heures, par ordre du colonel, la garde champêtre Poireau publiait déjà que l'école était ouverte, que les études recommençaient et que ceux qui n'enverraient pas leurs enfants en classe payeraient le double de réquisitions en foin, paille, farine et tabac, de sorte qu'une demi-heure après pas un enfant ne manquait.

Je n'eus que le temps de manger ma soupe et de reprendre le cours de mes leçons.

Vers onze heures et demie, comme l'école du matin finissait et que les enfants sortaient en courant, le colonel arrivait au galop de Lorquin ; il s'arrêta devant ma porte et me dit :

« Vous avez obéi, monsieur l'instituteur, et vous avez eu raison, car votre remplaçant était déjà prêt... à midi sonnait, il serait arrivé son paquet sous le bras, avec quatre hommes pour vous mettre dehors. Il faut que tout marche rondement, militairement, avec moi, vous m'entendez ? Je ne veux pas non plus qu'on raisonne. »

Alors, sentant la colère me venir, je lui tournai le dos et je rentrai brusquement dans la salle.

Je n'ai jamais détesté d'homme comme celui-là ; la méchanceté, l'insolence du commandement, enfin toutes les mauvaises qualités étaient peintes sur sa figure. Rien que de penser à lui, l'indignation me gagne encore, je lui souhaite toutes les plaies d'Égypte.

Le même jour, après l'école du soir, entendant les gens du village parler dehors, j'allai voir ce qui se passait.

On tirait le trompette du bûcher, il avait les oreilles et le nez bleus ; les soldats, lui déliant les cordes et les jambes, finirent par lui à crier de se lever, mais il ne donnait pour ainsi dire plus signe de vie.

On avait beau le dresser, le secouer, il retombait toujours de son long.

Un soldat courut chercher leur médecin, qui soupait chez M. le curé Petitjean, et seulement un quart d'heure après il arriva, regardant de loin avec ses lunettes et riant comme un individu qui vient de bien dîner.

C'était un petit homme fleuri, bien rasé, une croix rouge sur le bras.

« Voyons, écarter-vous ! » dit-il aux voisins et aux voisines qui formaient le cercle autour du trompette.

Fuis il s'écria :

« Tiens ! tiens ! c'est ce pauvre Frantz ! il a les oreilles et le nez gelés et sans doute les pieds aussi. Qu'est-ce qui lui est donc arrivé ? »

— Il a sonné la retraite de travers, dit alors une espèce de maréchal des logis, qui riait en voyant le médecin rire ; il avait bu trop de schnaps, et le colonel l'a fait attacher et jeter là depuis hier soir.

— Ah ! très-bien, fit le médecin, très-bien. »

Et tout en se baissant, il ajouta :

“Ce sera difficile de le faire remonter à cheval avant deux mois ! mais où le mettre dans ce village, provisoirement ? les voitures de l'ambulance ne repassent qu'après demain.”

En rêvant à cela, il vit ma porte ouverte, ce qui lui donna l'idée de s'écrier :

“Allons ! qu'on le porte là-dedans : qu'on ouvre une fenêtre pour l'empêcher d'être saisi par la chaleur.”

Les soldats obéirent, moi, je n'avais pas à réclamer, voyant bien que cette sorte de gens se moquait du monde et faisait ce qu'elle voulait.

Ils portèrent donc le trompette dans la salle d'école et l'étendirent sur la grande table en face du tableau ; ils ouvrirent un châssis, et, sur l'ordre de leur médecin, ils commencèrent à le déshabiller nu comme un ver.

Je n'eus que le temps de chasser les enfants, qui regardaient, le nez aplati contre les vitres, en leur criant que c'était un spectacle impudique.

Tout le monde se retira ; je montai prévenir ma femme et mes enfants de rester dans leur chambre en haut, puis je redescendis pour voir la suite de ces événements extraordinaires.

Au lieu de réchauffer cet homme gelé aux trois quarts, les Allemands avaient apporté de dehors un cuveau de neige avec laquelle ils le frottaient de haut en bas, principalement le nez, les oreilles et les pieds.

Ils avaient éteint le feu, et ces choses m'étonnaient, lorsque tout à coup, dehors, le son de la trompette retentit, et que tous ensemble courant à la rue abandonnèrent leur camarade.

Il paraît qu'une grande nouvelle venait d'arriver, un ordre de départ, car tout aussitôt les hussards tirèrent leurs chevaux des écuries, les bridèrent, les sellèrent et se réunirent sur la place de la mairie, où l'appel se fit à la hâte.

Le colonel, apprenant par le médecin que son trompette était gelé, tempêtait, et m'apercevant de loin sur la porte, il accourut en me criant :

“Vous me répondez de l'homme, de l'uniforme et de tout !”

Je me dis :

“Oui ! va-t'en au diable, animal féroce ! Je me moque de toi, puisque tu pars ! Et Dieu veuille qu'on n'entende plus parler de toi ni de ta bande.”

Ils partirent tous ensemble du côté de Metz, me laissant ce garçon sur les bras, sans honte ni pudeur.

Quoi faire, maintenant ? quoi dire ?

Le vétérinaire Gueûry, notre voisin, entra par curiosité.

Il regardait cet ivrogne, car c'était un ivrogne ! Son ivrognerie était cause de l'ennui qui m'arrivait : s'il ne s'était pas enivré, il n'aurait pas reçu les soufflets du colonel, il n'aurait pas été jeté dans le bûcher, il n'aurait pas été gelé et se : il parti comme les autres.

Je me faisais toutes ces réflexions en le regardant.

C'était pourtant un assez bel homme de trente à trente-cinq ans, un peu gros et joufflu ; je ne pouvais pas le laisser là dans cette saison froide, et malgré tout j'étais en train de rallumer le feu, lorsque Gueûry me dit :

“Gardez-vous-en bien ! Il faut continuer à le frotter avec de la neige, sans cela son nez se pèlera tous les ans comme une pomme de terre cuite en robe de chambre et ses oreilles s'éplucheront comme des légumes. Prenez garde ! ... Un peu plus tard, quand il se rafraîchira, vous pourrez augmenter la chaleur, mais il ne faut pas se presser. Et puis est ce que vous n'avez pas un peu d'eau-de-vie quelque part ?”

J'en avais un peu dans une bouteille, de l'eau-de-vie camphrée pour les blessures et les piqûres d'abeilles. Gueûry me dit que c'était ce qu'il fallait.

J'allai donc la chercher ; puis le vétérinaire et moi, pendant une bonne demi-heure encore, avec un linge, nous fîmes tomber de l'eau de neige sur la figure, les mains et les pieds de cet homme ; finalement, nous lui donnâmes un petit verre d'eau-de-vie camphrée, seule chose qui le réveilla et lui fit ouvrir les yeux, bien étonné, comme on pense, de se trouver là tout nu sur une table, avec des étrangers.

Il se mit à frissonner, à claquer des dents ; Gueûry me dit que c'était bon signe, qu'il en reviendrait.

Nous cessâmes alors de le baigner d'eau de neige, nous lui remîmes sa chemise et ses habits comme nous pouvions ; Gueûry referma la fenêtre encore ouverte ; nous montâmes chercher une paillasse et une couverture de laine dont nous l'enveloppâmes ; et seulement alors, vers les sept heures, chacun alla manger sa soupe aux pommes de terre et prendre un peu de repos.

Je maudissais ces Allemands de m'obliger à sauver un gueux pareil, quand son propre colonel l'avait presque assommé par amour de la discipline. Oui ! je m'indignais d'être forcé d'agir en chrétien, pendant que des milliers d'entre les nôtres n'avaient pas la chance de rencontrer d'honnêtes gens et périsaient de misère.

Enfin on n'est pas maître des choses ; les accidents, vous tombent sur la tête comme des cheminées ; il faut bien les supporter, et si l'on ne remplissait pas ses devoirs d'humanité, on serait encore capable d'en éprouver des remords dans ses vieux jours.

C'est ce qui me fit garder cet Allemand ; si j'avais dit comme eux que la force prime le droit, j'aurais fort bien pu le coucher dans la rue et le laisser mourir de sa belle mort ; personne ne m'en aurait fait des reproches, au contraire.

Ces hussards bleu de ciel et leur colonel n'ont jamais reparu dans le pays, et, que Dieu me le pardonne ! j'ai souhaité cent fois d'apprendre qu'ils avaient été massacrés avec leur chef, le noble baron de Krappenfels.

Notre trompette ne désirait pas non plus les revoir : il tremblait chaque fois dans son lit en haut, où nous l'avions transporté, lorsqu'on ouvrait la porte de l'allée, croyant que c'était quelqu'un du régiment qui venait le réclamer ou demander de ses nouvelles.

Du reste, il s'était remis assez vite et mangeait de notre soupe avec un grand appétit ; son nez avait repris une couleur naturelle, mais son oreille gauche restait toujours bleu-gris et commençait à se peler, comme l'avait annoncé Gueûry.

Ma femme lui portait chaque matin sa pitance ; il n'aurait pas mieux demandé que de rester au lit et de vivre ainsi comme un prince.

De temps en temps j'allais aussi lui jeter un coup d'œil ; il s'engraissait, ses joues se nettoyaient à reluire, mais toujours il disait :

“J'ai mal dans les pieds... j'ai ci... j'ai ça...” car il parlait bien le français et même l'anglais, à ce qu'il assurait.

C'était fort bien, mais tout cela ne me servait à rien, je ne pouvais pas garder ce fardeau sur mes épaules en l'honneur du roi de Prusse, et vers la fin du mois, voyant que les hussards ne revenaient pas, je résolus d'avoir une explication avec mon trompette et de lui donner congé le plus tôt possible.

Un matin donc qu'il ne s'attendait à rien, j'entraî brusquement dans sa chambre, et comme il commençait à faire sa grimace, je lui dis :

“J'ai aussi mal dans les orteils, mais ça ne m'empêche pas de me lever chaque matin, parce qu'on ne vit pas de l'air du temps. Vous avez été malade, mais à cette heure vous êtes gros et gras, vous avez bonne figure, et je crois que vous ne feriez pas mal de retourner à votre régiment ; si vous voulez que j'écrive...”

Il ne me laissa pas finir, et s'écria comme attendri :

“Monsieur Auburtin, je suis heureux de vous voir. Votre excellente femme m'a dit tant de bien de vous !... Prenez place, monsieur Auburtin.

—Merci, monsieur, lui répondis-je... je suis venu.

—Oui, fit-il, vous êtes un brave homme... un honnête homme et qui n'est pas récompensé selon ses mérites. D'après tous les livres que je vois là... (il me montrait une petite bibliothèque au pied du lit) et ces cartes... vous êtes aussi un homme savant, un érudit. C'est indigne d'exiler un homme tel que vous, de le laisser languir dans ce misérable village, c'est abominable !”

Il paraissait indigné.

“Vous êtes bien bon, lui dis-je, mais je suis venu...”

—Voilà ce que je ne peux pas comprendre, s'écria-t-il. En

France, le mérite n'est pas récompensé ; en Allemagne, vous seriez honoré, considéré, vous auriez une chaire ; le moindre instituteur a ses mille thalers... au lieu que vous végétez Ah ! quelle abomination !

—Sans doute, vous n'avez pas tort, lui répondis-je, on néglige l'instruction... on ne paye pas assez les instituteurs.. Cela fait le plus grand tort au pays.

—Ah ! je crois bien, dit-il, chez nous l'instruction est libre, nous avons des associations en masse pour l'instruction ; nous avons des bibliothèques, nous avons de tout, et principalement des hommes instruits, tels que vous, et qu'on entoure de respect."

Tout ce qu'il me disait sur ce chapitre était juste, mais ce n'a ne faisait pas mon compte ; et comme je ruminais en moi-même au moyen de revenir à la question, il me répéta, en me montrant une chaise :

"Mais essayez vous donc, mon cher monsieur Auburtin ; asseyez-vous près de la cheminée, il fait froid aujourd'hui.

—Oui, monsieur, lui dis-je en m'asseyant, il fait très-froid... J'étais venu...

—Écoutez, fit-il en m'interrompant encore, puisque nous sommes là comme de vieux amis, il faut que je vous demande quelque chose."

Alors l'impatience me prit, et je dis :

"Moi je veux aussi vous demander quelque chose ; je voudrais savoir quand vous partirez, car vous avez raison : je suis un pauvre homme chargé de famille, et vous pensez bien que je ne peux pas vous avoir toujours sur mon dos, vous entretenir, vous nourrir, etc.

—Justement, fit-il, j'ai déjà eu la même idée, nous sommes d'accord."

Sur cette assurance, je m'appaisai ; et je lui demandai :

"Quand partez-vous ? Est-ce que vous voulez aller à l'ambulance de Saarbrück ? Les deux voitures passent demain soir, et..."

—Non ! si je vais à l'ambulance, dit-il en allongeant la lèvre, on me renverra bientôt au régiment ; et si je pars d'ici pour me retirer, soit en France, soit en Allemagne, je serai considéré comme déserteur, de sorte que j'aime mieux finir la campagne dans ce village."

Pour cette fois, la colère m'étouffait ; je sentais comme une pâleur d'indignation se répandre sur mes joues. Il le vit sans doute, car aussitôt il me dit :

"Mais je vous paierai... je veux vous payer convenablement ; je vous donnerai deux cents francs par mois pour mon logement et ma pension.

—Où sont-ils, les deux cents francs ?

—Je ne les ai pas sur moi, mais je vais les demander tout de suite..

Où ? à qui ?

—A mon banquier. Donnez-moi seulement une plume, de l'encre, du papier, et j'écris à l'instant.

—Allons donc, m'écriai-je en levant les épaules, me prenez-vous pour une bête ? Est-ce que les trompettes ont des banquiers ?

—Et vous, dit-il d'un ton désolé, si vous me prenez pour un trompette ordinaire, vous avez tort ; je suis trompette, c'est vrai... mais trompette dans la landwehr ; je suis un bon bourgeois de Saarbrück. J'ai eu le plaisir de vous voir il y a deux ans aux eaux de Risslingen. Nous avons dîné plus d'une fois ensemble à table d'hôte, à l'hôtel du *Grand Cerf*. Regardez-moi donc, vous ne me reconnaissez pas ?

Ce qu'il disait était vrai : j'avais été deux ans avant passer une saison aux eaux de Risslingen, pour me guérir d'une gastrite ; et pourtant sa figure ne me revenait pas tout à fait, j'hésitais à le reconnaître.

"Eh ! dit-il, avec ma barbe et mes moustaches, je ne suis plus le même homme qu'en habit noir et cravate blanche. Ah ! les temps sont bien changés !..."

Pendant qu'il parlait ainsi, les larmes aux yeux, il me sembla le reconnaître, et je lui dis avec commisération :

"Comment, comment ! Est-ce donc ainsi qu'on traite les bons bourgeois d'Allemagne ?

—Mon Dieu, fit-il, c'est qu'on nous a envoyé des officiers prussiens du Brandebourg et de la Poméranie pour commander notre landwehr, et ces officiers, ne nous connaissant pas, nous traitent comme les premiers venus.

—Mais, lui dis-je, au lieu de me laisser faire trompette, j'aurais mieux aimé être caporal, sergent ou brigadier.

—Sans doute, mon cher monsieur Auburtin ; mais il aurait fallu passer un examen, et malheureusement je n'ai jamais eu de goût pour l'état militaire. C'est la seconde fois que pareille chose m'arrive ; la première fois, en 1866, quand je venais de me marier, il fallut monter à cheval et tout abandonner pour se rendre en Bohême. Alors, j'étais trompette comme maintenant, et je m'en suis assez bien tiré, parce que nous apprîmes à moitié chemin que tout venait de se terminer sans nous, fort heureusement. Nous entrâmes en triomphe, renvoyés dans nos foyers, et je pus reprendre tranquillement la direction de mes affaires. Mais cette fois, lorsque la nouvelle arriva qu'il fallait recommencer, ayant déjà mon gros ventre, vous pensez bien, monsieur Auburtin, que cela ne me fit pas grand plaisir. J'avais trente et un ans et cinq mois, il me restait encore quelques mois à faire, et j'espérais finir mon temps honnêtement à la maison, lorsque l'ordre arriva de partir pour Rastadt. Ma trompette était sur le bureau, comme un simple trophée. Le colonel et le capitaine arrivèrent prendre le commandement. Il fallut maigrir et puis passer à travers feu et flammes, et voilà maintenant comment la chose se finit !"

Il parlait d'un air si triste, qu'en songeant à la position d'un homme pareil, loin de sa maison, de la considération de ses concitoyens, de l'amour de sa femme, réduit à se voir souffleter pour avoir manqué d'haleine, ce qui peut arriver à tout le monde, et puis à passer la nuit au fond d'un bûcher, au milieu des courants d'air, en plein mois de décembre, songeant à cela, j'en conçus une pitié véritable pour ce malheureux.

"Vous auriez dû vous faire remplacer, lui dis-je encore.

—Vous savez bien qu'on ne remplace pas chez nous, fit-il, tout le monde marche dans la ligne ou dans la landwehr. Peut-être, ajouta-t-il en remuant le pouce, au moyen de ça, le chirurgien du régiment m'aurait-il délivré un certificat pour faiblesse de constitution ; mais c'était assez difficile à cause de ma corpulence, et puis je pensais que tout s'arrangerait après une bataille, comme la première fois ; c'était toujours deux ou trois mille thalers d'épargnés. J'ai eu tort ! Oui ! ... si c'était à recommencer, j'aimerais mieux faire ce sacrifice que de recevoir les soufflets du baron de Krappenfels."

Ce disant, il referma les yeux et s'étendit sur le dos, la figure si mélancolique que je lui dis tout ému :

"Tenez, monsieur Hirthès... dans ce petit secrétaire, vous trouverez des plumes, de l'encre et du papier. Écrivez votre lettre, et demandez de l'argent à madame votre épouse quand il vous plaira, pourvu que ce soit bientôt, car nos provisions touchent à leur fin.

—Oui, mon cher monsieur Auburtin, fit-il, et il faut aussi que je vous demande un petit service.

—Quoi donc ?

—C'est d'écrire une attestation comme quoi je suis très malade ; ayant les mains et les pieds gelés, ce qui me met dans l'impossibilité de quitter votre maison. Vous le ferez légaliser par le maire de la commune, et nous l'enverrons à Mgr Bismarck-Bohlen, gouverneur d'Alsace ; par ce moyen, on ne me recherchera plus, je resterai tranquillement ici jusqu'à la fin de la guerre. J'ai toujours eu l'amour de la paix !

—C'est bon, lui répondis-je, je vais écrire ce certificat de ma plus belle écriture, ne craignez rien... vous ne serez plus recherché."

Et descendant aussitôt, je prévins ma femme d'avoir à monter du bois tous les jours dans la chambre de M. Hirthès, d'allumer son feu chaque matin et de le soigner du mieux que nous pourrions, ne doutant pas qu'un homme aussi riche ne finirait par nous récompenser généreusement de nos sacrifices et de nos peines.

Or la lettre de cet honnête bourgeois et mon attestation

partirent, l'une pour demander de l'argent à Saarbrück et l'autre pour assurer M. le gouverneur-général d'Alsace, à Haguenau, que la trompette des hussards commandés par M. le baron de Krappenfels était incapable de continuer la campagne.

Lui-même écrivit encore quelques lignes en allemand au bas de mon attestation, afin de mieux expliquer la chose, et les gendarmes qui passaient tous les jours aux Trois-Fontaines, faisant le service de la poste, emportèrent les deux missives, que j'allai jeter moi-même à la boîte de la mairie.

A partir de ce moment, nous attendions de semaine en semaine une réponse qui n'arrivait pas.

Voyant les gendarmes de la poste passer régulièrement devant chez nous sans remettre le moindre petit paquet de florins ou de *thalers*, cela m'ennuyait plus qu'il n'est possible de se le figurer, et chaque fois je montais chez mon homme pour le regarder, dans le blanc des yeux et lui dire :

« Eh bien, monsieur le trompette, les jours se passent et les *thalers* ne viennent pas.

— Non, faisait-il, cela m'étonne ! j'en conçois même de grandes inquiétudes pour la santé de mon épouse.

— Sans doute, je suis comme vous, lui disais-je, ça ne me rassure pas du tout pour la santé de votre épouse, ni pour les *thalers* qui restent en route... On voit tant de filous dans le monde !

— Ah ! faisait-il, vous avez bien raison ; l'argent est sans doute resté dans quelque bureau de poste ; s'il tarde encore longtemps à venir, il faudra que j'écrive de nouveau.

Le gueux n'avait jamais l'air de comprendre que je le soupçonnais ; sa figure calme m'embarrassait ; je me disais qu'un homme ne pouvait montrer un pareil aplomb s'il n'avait pas la conscience tranquille.

Je me reprochais même mon extrême méfiance, me rappelant que nos saintes Ecritures nous recommandent de croire plutôt le bien que le mal, et je me donnais d'autres raisons charitables et chrétiennes, qui malheureusement profitent plus aux filous qu'aux honnêtes gens.

Depuis, j'ai pensé bien souvent que le premier précepte du catéchisme devrait être : *Ne vous laissez pas tromper par les hypocrites !*

Enfin, je m'en allais, espérant toujours que les *thalers* viendraient et que nous pourrions acheter de nouvelles provisions, dont le besoin se faisait de plus en plus sentir.

Les choses en étaient là, quand un beau matin les gendarmes de la poste s'arrêtèrent à notre porte.

« Ah ! ah ! me dis-je tout joyeux, voici ce que nous attendions avec tant d'impatience. »

En effet, un de ces militaires, le casque en tête, agitait une grande lettre carrée couverte de cachets rouges et criait :

« N'est-ce pas ici que demeure Frantz Hirthès ? »

Il paraît que notre homme avait aussi vu les gendarmes de sa fenêtre en haut, car nous l'entendîmes descendre l'escalier quatre à quatre, traverser l'allée en courant et répondre :

« Frantz Hirthès, c'est moi ! »

Le gendarme lui remit la lettre ; mais il fallut entrer dans la salle pour signer un petit cahier que le brigadier portait dans sa gibecière.

A peine celui-ci venait-il de sortir, que, voyant M. Hirthès ouvrir la lettre, y jeter les yeux et pousser un cri de joie, je lui dis :

« Ah ! l'argent est donc enfin arrivé !

— L'argent ! fit-il en me regardant de travers par-dessus l'épaule ; vous ne me parlez jamais que d'argent... Tout cela m'ennuie à la fin : je ne veux plus supporter de pareilles avanies, m'entendez-vous ? »

Et moi, stupéfait de son insolence, je lui dis :

« Comment, misérable, c'est ainsi que vous parlez à votre bienfaiteur... à l'homme qui vous a nourri de son pain, qui vous a sauvé la vie !

— La vie ! fit-il en éclatant de rire d'un air de pitié ; c'est pour m'exploiter, pour me rançonner que vous avez fait cela »

L'indignation m'emporta, je ne pus m'empêcher de l'insulter ; il me prit au collet.

La femme, les enfants se mirent à crier, et les gendarmes dehors, sur le point de partir, remirent pied à terre.

Le brigadier rentra dans la salle, en demandant d'un ton rude :

« Qu'est-ce qui se passe donc ici ?

— Empoignez-moi ce misérable Français, qui se permet d'insulter un fonctionnaire de Sa Majesté l'empereur Guillaume, s'écria le bandit en me secouant. Je suis fonctionnaire... Voici ma commission d'instituteur dans ce village..... Je suis ici chez moi ! »

Il montrait sa lettre, signée « Bismarck Bohlen ». Cette lettre renfermait sa nomination d'instituteur aux Trois-Fontaines, et c'est moi, par ma bonté, en attestant qu'il était impotent, c'est moi qui l'avais aidé à se glisser dans ma place.

Le brigadier allait me saisir, quand, indigné de voir une trahison pareille, je m'écriai :

« Brigadier, moi je vous requiers d'arrêter cet homme, trompette aux hussards bleus de Krappenfels, ce lâche qui fait le malade depuis deux mois.....

— C'est faux ! cria le bandit d'un air furieux, c'est un mensonge abominable ; ce maître d'école m'en veut, parce que je suis nommé à sa place. J'ai été laissé ici par le brave colonel baron fon Krappenfels ; j'avais les pieds, les oreilles et le nez gelés. Cet homme, ce Français, a lui-même certifié il n'y a pas quinze jours que j'étais incapable de remonter à cheval.

— Est ce vrai ? demanda le brigadier en me regardant de travers.

— Oui, c'est vrai ; mais.....

— Taisez-vous ! fit-il en me donnant une bourrade qui me coupa la respiration. Si je n'étais pas chargé d'un service de dépêches, je vous arrêteraient tout de suite, pour insulte grave envers un fonctionnaire de Sa Majesté impériale, dans son propre domicile ; mais vous ne perdrez rien pour attendre.

Il sortit là-dessus, criant à son camarade :

« En route ! Nous nous arrêterons ici en revenant. »

Ils partirent au galop ; et dans le même instant, le cafard qui s'était mis à ma place grimpa l'escalier quatre à quatre et s'enferma à double tour dans sa chambre.

Alors, revenant à moi, je voulus monter, lui livrer bataille, et l'exterminer, mais ma femme, plus raisonnable, m'en empêcha.

Elle s'était mise devant moi

« Sauve-toi, Auburtin, me disait-elle, laisse le gueux tranquille ; il serait encore capable de te donner un mauvais coup ; et puis les gendarmes vont revenir ; s'ils te trouvent à la maison, ils t'arrêteront ; tous ces gens tiennent ensemble, on ne t'écouterait pas, on t'emmènera en Prusse.... Qu'est-ce que je deviendrais avec les enfants ? »

L'indignation me possédait, je tremblais de colère ; mais l'idée des enfants, de ces pauvres petits êtres, tout seuls avec leur mère, sans ressource, peut-être sans pain, me cassa les bras.

Je compris que ma femme avait raison, qu'il valait mieux partir. Je la prévins que j'allais chez notre cousin Claude Briot, à Badonviller, lui disant de venir me rejoindre le plus tôt possible, et je partis, après avoir embrassé les enfants, n'emportant qu'un morceau de pain et quelques sous.

Je gagnai la forêt derrière le village, puis les collines du Blanc-Ru, et le soir j'étais au coin du feu de notre cousin, lui racontant cette histoire, qui ne l'étonna pas, car il connaissait la franchise et l'honnêteté prussiennes.

Trois mois après, je fus replacé en France, et ma femme, ayant vendu le peu de bien que nous possédions aux Trois-Fontaines, vint me rejoindre avec les enfants.

Quel malheur d'être forcé de quitter son foyer, son village, son pays, et de se sauver à travers les bois comme un malfaiteur ! Ah ! ceux qui commettent de telles iniquités sont bien à plaindre : ils se préparent un avenir terrible.

FIN

Pour paraître dans notre prochain numéro :

LES TROIS CHERCHEURS DE PISTES
Ou Terrible aventure d'un Trappeur au Texas.